



L'ESCORTE DU RÉSIDENT À LA GARE DE MEDJEZ-EL-BAB (PAGE 533).
DESSIN D'A. PARIS.

PROMENADE EN TUNISIE¹,

PAR M. HENRI LORIN.



UN CHEVAL DE HAUTE ÉCOLE. — DESSIN DE GOTORDE.

Il y aura tantôt quinze ans que la France s'est établie en Tunisie. Quelle a été, dans cet intervalle, l'œuvre de notre Protectorat; quelles sont, sur ce coin devenu français de la terre d'Afrique, les chances de progrès de nos compatriotes et de nos protégés, voilà des questions auxquelles, jusqu'ici, bien peu de nos concitoyens vivant en France auraient pu répondre. Aujourd'hui la période de première installation est terminée; des fondations solides ont été jetées, et nul ne conteste plus l'utilité d'une occupation qui trouva, dans les débuts, de passionnés adversaires. Mais ce n'est là, encore, qu'une impression d'ensemble; il importait de fournir à l'opinion publique métropolitaine tous les éléments d'une information détaillée: c'est pour y pourvoir que M. René Millet, ministre de la République à Tunis, eut l'idée de convier à une tournée à travers toute la Régence quelques hommes distingués, spécialistes éminents dans des genres divers, capables de bien voir, même en passant vite, et de rapporter en France des documents précis sur l'état, actuel et l'avenir possible du pays. J'ai eu l'honneur d'être admis dans la petite escorte d'invités tunisiens qui accompagnèrent M. le Ministre et ses hôtes de France; je voudrais résumer les souvenirs de notre commun voyage².

Autour de Tunis: le Bardo; Carthage. — Excursion à Bizerte.

Il faut la force de préjugés absurdes, ou la langueur d'une déplorable inertie, pour que des gens, d'ailleurs sains d'esprit, s'imaginent encore qu'au delà des frontières de France il n'y a pour un Français que misère ou déception: la Tunisie n'est rien moins qu'un pénitencier, et si quelques-uns ont hésité à s'y rendre, je n'en connais guère qui se repentent d'y être venus. Tunis prend tous les jours un caractère mieux marqué de capitale

1. Voyage exécuté en avril 1896. — Les dessins ont été exécutés d'après les photographies rapportées de l'excursion par M. Léonardon.

2. Je dois un remerciement particulier à M. Marchuel, direc-

teur de l'Enseignement Public en Tunisie, qui a très obligeamment prolongé mes vacances de Pâques pour me permettre de prendre part à cette excursion.



PANORAMA DE TUNIS. — DESSIN DE BOUÏER

franco-arabe, et mille sujets intéressants s'y présentent à la curiosité la moins éveillée; cette année même, sollicité par l'*Institut de Carthage*, le Congrès de l'avancement des sciences l'a choisie pour sa session ordinaire, et classée ainsi en bon rang parmi les chefs-lieux de France. Carthage et Rome avaient naguère des ports sur le littoral de la Tunisie actuelle; les Arabes, au contraire, placèrent leurs grandes villes à l'intérieur: Kairouan, dont la présence étonne comme un paradoxe, au milieu de ses steppes; Tunis, que l'interposition d'un marais sans profondeur abritait des surprises d'un débarquement; aujourd'hui les chemins de la pénétration sont rouverts; une voie ferrée relie Kairouan au port de Sousse; Tunis a des bassins à flot où viennent mouiller nos paquebots; l'occupation française a restitué au pays la faculté, déjà presque le goût, d'accepter sans difficulté des importations d'outre-mer; nous avons à poursuivre en Tunisie une œuvre de concorde, d'entente avec le monde musulman; il est visible que les quinze années écoulées de notre protectorat en ont heureusement posé la préface.

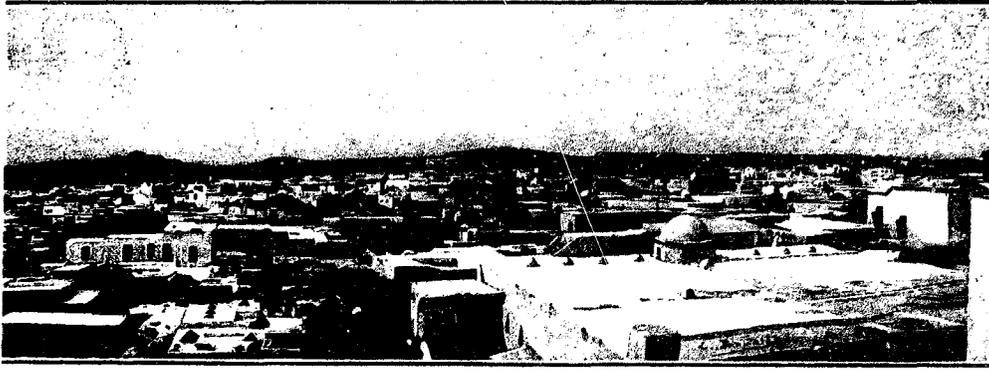
La plupart des invités du Résident général étaient arrivés à Tunis le 1^{er} avril, jour de l'ouverture du Congrès, dont plusieurs suivirent les séances; jusqu'au départ de l'excursion, fixé au 5 avril, ils purent s'entraîner par des exercices préparatoires aux épreuves sportives et gastronomiques d'un voyage de découverte auquel il n'a manqué que les privations. Une maison neuve, à peine achevée, avait été aménagée en hôtel pour les recevoir; devant la table commune, très soigneusement servie, au fumoir, dans les promenades par groupes à Tunis ou aux environs, une très cordiale confraternité s'établit vite — qui survivra certainement à la séparation — entre tous ces hommes distingués, de goûts et de professions multiples, qu'accueillait l'hospitalité la plus affable du Ministre de France et du gouvernement tunisien.

On savait — et l'on se répétait — qu'un très imposant convoi d'*arabas* serait chargé du service de l'intendance; nous serions escortés d'un peloton de soldats du Bey; chacun de nous avait, sous un numéro unique, son lit pliant, ses effets de toilette et jusqu'à sa serviette de table enfermée dans un sachet de toile; les vivres, comme de juste, devaient précéder le campement, et l'on ne nous a pas donné seulement des biscuits de conserve; tout était prévu pour que l'on pût, en cas d'accident quelconque, improviser sur place un dîner au champagne; faute de bâtiments ou de tentes, on aurait alors dormi dans les landaus... on n'y a jamais fait que des siestes, lorsqu'on repartait un peu vite, après déjeuner.

C'est merveille en effet que cette excursion ait été complètement achevée, sans aucun accident notable; un timon de landau brisé sur une descente, une araba glissant dans un fossé, un cheval emballé déposant son cavalier dans la boue d'un oued, ce sont là menues péripéties, car personne n'en garda de cuisant souvenir; mais l'exactitude des convois aux étapes les plus dures, la ponctualité du service pendant les haltes, la prévision intelligente de toutes les difficultés possibles, ont été justement admirées de tous; c'était une petite mobilisation, que celle de dix-sept landaus, d'une quarantaine de voitures de charge et de tout le personnel correspondant; on ne saurait trop féliciter du succès de cette expérience le commandant Rebillet, qui en fut le chef d'état-major, les contrôleurs civils dont la caravane devait traverser les territoires, et les collaborateurs du commandant, attachés à la Résidence générale, qui n'ont ménagé ni leur peine, ni leur temps.

Les réceptions, les visites aux grands domaines voisins de Tunis, les excursions au Bardo, à Carthage et à Bizerte laissèrent peu de moments libres, pendant la première semaine de séjour en Tunisie.

Le Bardo, que le Bey actuel n'habite plus, est en voie de démolition; on conserve seulement deux palais arabes, dont l'un est devenu le musée ancien de la Régence: réorganisé et méthodiquement rangé sous la direction de M. Gauckler, chef du service des antiquités et arts de Tunisie, ce musée possède notamment de remarquables pièces d'orfèvrerie et des mosaïques, dont des fouilles heureuses augmentent la collection tous les jours. Jusqu'à nouvel ordre, Carthage ne sera non plus, faute d'une ruine, qu'un musée d'antiquités; on en fait l'inté-



PANORAMA DE TUNIS. — DESSIN DE BOUDIER.

ressante visite guidé par le P. Delattre, qui en est le créateur et qui est chez lui dans ce domaine des Pères Blancs où s'abrite le séminaire de l'Ordre, où reposent les restes du cardinal Lavignerie. Du promontoire où fut Carthage, on domine deux petits bassins, vestiges des anciens ports, remaniés et presque comblés; plus loin la Goulette s'allonge sur la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer, et dans le fond, blanche sur l'écran violacé des montagnes, apparaît la grande tache de Tunis; de l'autre côté de Carthage, la falaise redressée porte le bourg et le phare de Sidi-bou-Said. coquet village arabe dont les habitants sont demeurés purs de tout mélange avec des éléments étrangers.

L'excursion à Bizerte est plus longue : 60 kilomètres par la route directe des voitures, 100 par le chemin de fer, qui a été détourné vers l'ouest pour desservir le riche terroir de Mateur. Les travaux de Bizerte sont l'œuvre d'une société française, qui est autorisée, pour rémunérer son capital, à vendre les terrains allotis par ses soins dans la ville nouvelle, à percevoir des droits de port (récemment abaissés). et de plus possède le monopole de la pêche dans le lac, qui est extrêmement poissonneux; le chenal donnant accès au lac est actuellement creusé à 10 mètres, et peut être facilement approfondi; il a déjà livré passage à de grands cuirassés; le long des nouveaux quais en maçonnerie, il y a 8 mètres d'eau, et des jetées extérieures, formant un avant-port de 90 hectares, s'avancent jusque dans les fonds de 14 mètres; le lac possède plusieurs excellents mouillages, celui de la baie de Sebra, notamment, où est établie la station des torpilleurs; enfin la défense extérieure de Bizerte est facile, car la ville est au sommet d'un croissant concave de la côte dont les pointes, Cap Blanc et Ras Zebid, dominant la mer d'environ 200 mètres. Bizerte est donc indiquée comme un futur port de guerre; sa situation privilégiée, entre les deux bassins de la Méditerranée, peut encore lui assurer un autre avenir, comme dépôt de charbon; elle pourrait supplanter Malte, comme Alger a fait de Gibraltar, et déjà plusieurs négociants s'occupent d'y installer des succursales pour l'approvisionnement des navires. Le chemin de fer actuel n'amène sur Bizerte que peu de marchandises; un embranchement qui s'enfoncerait vers la vallée des Mogods et la région des mines de Nefza drainerait un transit plus considérable et donnerait au port de commerce quelque activité.

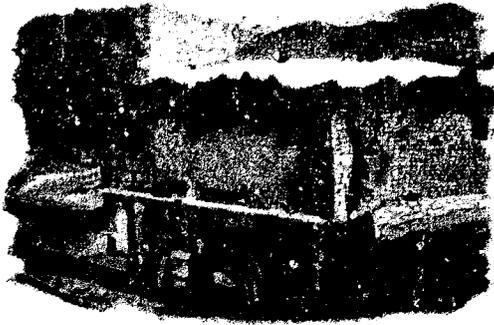
La réception de la ville aux invités du Résident fut vivante et variée; les vapeurs de la Compagnie du port nous ont promenés à travers cet admirable lac, où plusieurs flottes pourraient évoluer à l'aise; au barrage, on nous a ménagé le spectacle d'une pêche vraiment miraculeuse; après déjeuner, tous les indigènes du contrôle nous ont donné leur fantasia, et nous étions frappés du contraste entre les paysans de Mateur — dont le caïd est un des fidèles collaborateurs du Protectorat — et les sauvages Mogods, montagnards du nord-tunisien, demis dans un sac tombant aux genoux, des lanières de cuir pendant à la ceinture, et rampant dans la poussière, comme des fauves, pour décharger les uns sur les autres la poudre de leurs longs fusils. Comme leurs voisins les Khroumirs, ce sont aujourd'hui de pauvres et calmes pasteurs.

De Bizerte encore nous rentrons à Tunis, car nous n'avons pas dépassé la limite des excursions préparatoires; mais il faut maintenant boucler nos valises : le convoi des *arabas* est parti vers Teboursouk, nos landaus nous précèdent jusqu'à Medjez-el-Bab, où nous quitterons le chemin de fer. En route! Nous commencerons notre voyage circulaire par la vallée de la Medjerda.

I

La vallée de la Medjerda et la Tunisie du Nord. — Medjez-el-Bab. — Testour, Teboursouk. — Visite aux ruines de Dougga.
Le passage de la Medjerda. — Béja. — Le bassin de la moyenne Medjerda.

La Medjerda, dont le cours supérieur est encaissé dans les montagnes de la province de Constantine, forme, dès son entrée en Tunisie, un vaste bassin, appelé Dakla, dont les cités romaines de Chemtou et de Bulla



FONTAINE PRÈS DES MURS BYZANTINS DE TEBOURBA (PAGE 538).
DESSIN DE GOTOBBE.

colons siciliens ont créé, aux portes de Tunis, un village dont les maisonnettes aux toits rouges sont dispersées au bord du lac Sédjoui, parmi les carrés de terre profondément labourée; ce sont là gens travailleurs et parfaitement paisibles, auxquels on doit accorder prochainement l'instituteur français qu'ils demandent pour leurs enfants. Plus loin, nous apercevons des fermes françaises : à Djedeida, à Tebourba, à Bordj-Toum; cependant il est visible que le mouvement ne remonte pas vite la vallée de la Medjerda, puisque depuis Tebourba, sauf exceptions locales, le sol apparaît abandonné souvent, gratté çà et là par la légère charrue des indigènes; nous quittons la plaine pour nous engager dans ces montagnes que la Medjerda traverse au sortir du bassin de Dakla, et dont les premières crêtes pelées dominant ici la rivière de 300 à 500 mètres. Ces fonds sont encore très riches, et l'on peut mesurer, le long des berges à pic entre lesquelles la Medjerda serpente, quelle est l'épaisseur de la couche végétale; elle atteint parfois 10 mètres; de bons labours sont la condition à peu près unique de récoltes abondantes.

Voici précisément qu'à la gare de Bordj-Toum, comme nous stoppons une minute, un cavalier arrive au galop; félicitons-nous qu'il n'ait pas manqué le train, car M. T..., de tous les colons français de Tunisie, est l'un des plus intelligents et des plus chercheurs; sa maison est bâtie sur une villa romaine; il a retrouvé, presque

intacte, la cave de... son prédécesseur; il s'occupait, ces jours derniers, de rechercher le nom de l'établissement ancien.

« Avez-vous identifié? lui crie le Directeur des antiquités dès qu'il est à portée de la voix.

— Hé oui! c'est chose faite; cela s'appelait *Ecclesia Tingariensis* au temps des Pères de l'Église. »

En cette année 1896, où les pluies ne sont tombées qu'après une longue saison de sécheresse, le blé des Arabes n'y monte qu'à 0 m. 30; celui du colon français, dans la parcelle voisine, plus soigneusement aménagée, mesure 1 m. 35; des domestiques indigènes, qui chassent les oiseaux, une longue lanterne claquante à la main, sont enfouis dans les épis jusqu'à la poitrine. On aperçoit du chemin de fer le rectangle du jardin potager, où sont tentés tous les jours des essais nouveaux, le petit pavillon de la laiterie, les hangars sous lesquels s'abritent la nuit le bétail et les chevaux de trait; toute l'exploitation d'antan est ressuscitée, et le cellier romain, clos depuis quinze siècles, s'est rouvert pour laisser entrer de nouveau le vin du domaine.

Medjez-el-Bab! Nous laissons le train



TESTOUCH, L'AVANT-GARDE DU CORTÈGE (PAGE 534). — DESSIN D'OLLEVAY.

couper au plus court pour éviter un détour de la Medjerda; nos voitures, au contraire, suivront la vallée jusqu'à Testour, remonteront ensuite la vallée confluyente de l'oued Kralled jusqu'à Teboursouk, et nous ramèneront après-demain au chemin de fer près de Béja. Les landaus sont rangés dans la cour de la gare, bonnes voitures solides, attelées de quatre chevaux de front, et capables, grâce à l'adresse des cochers et à l'endurance des bêtes, de véritables tours de force; nous aurons l'occasion de nous en féliciter plus d'une fois. Quelques chevaux de selle sont destinés aux plus aventureux d'entre nous, montures excellentes pour peu que l'on soit habitué à leur tenue, mais dont les caprices et les goûts pour la fantasia nous ont, par-ci par-là, pris au dépourvu; les étapes sont longues; nous nous exercerons donc à tour de rôle à suivre le Ministre, cavalier infatigable, pour qui le landau n'est qu'un véhicule à bagages.

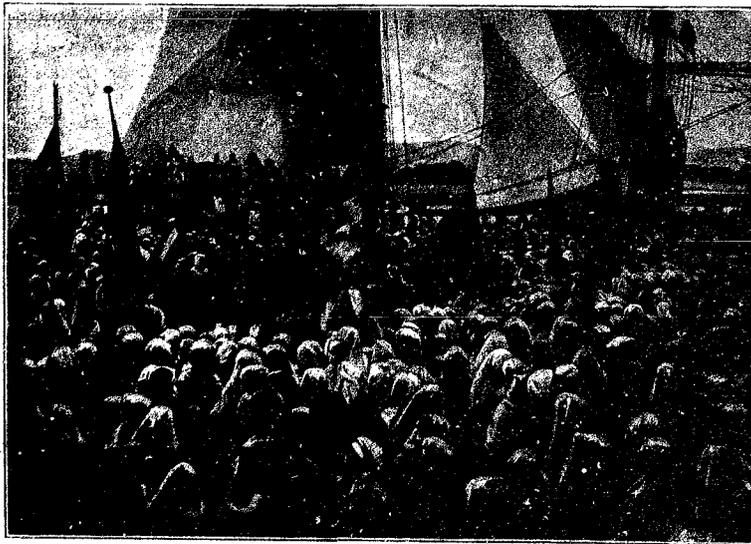
Medjez n'a pas 2000 habitants, et beaucoup de ses maisons sont en ruines; les exactions des collecteurs d'impôts avaient naguère découragé toute activité; l'occupation française a rendu confiance aux indigènes, et l'on commence à remettre en état les anciennes olivettes, dont les alignements vivaces couvrent les pentes au sud du village et n'attendent qu'une taille régulière pour donner encore des fruits. Toute la population indigène était rassemblée en avant du bourg, bannières déployées, tambours et flûtes en plein déchainement harmonique; entre deux haies de cavaliers et de piétons nous franchissons la Medjerda sur un beau pont entièrement construit de débris romains; nous montons jusqu'à la petite maison française, école et télégraphe tout ensemble, où notre déjeuner est servi; de la cour, nous dominons la vallée, qui se resserre en amont; la ligne du fleuve, déjà fort encaissé, se devine à la présence fidèle des arbres verts, tandis que sur les collines se détachent des broussailles d'anciens oliviers, des bouquets de romarin, indice d'un terrain plus sec, et des champs de cactus sans épines, plante grasse qui est cultivée comme fourrage.

Une aimable surprise nous attendait au dessert: les élèves indigènes de l'école, conduits par leur instituteur, viennent lire un compliment au Ministre et lui offrir quelques fleurs; je doute que le maître n'ait pas beaucoup collaboré à l'adresse, mais son petit interprète la lisait fort bien et paraissait la comprendre; à des questions familières, ces enfants sont capables de répondre quelques mots; et l'œuvre de l'instituteur doit être ici populaire, car j'ai vu, dans la cour, des pères de famille paraissant très fiers que leurs fils fussent associés à pareille manifestation. Et, tout en bourrant les poches de ces gamins des biscuits que notre appétit avait épargnés, plus d'un de nous méditait, avec une pointe d'émotion, sur ce commencement d'œuvre française.

Nous sommes d'ailleurs ici parmi des sédentaires, et même des sédentaires très particuliers, les « Andalous ». Ce sont des descendants des Maures chassés d'Espagne au début du XVII^e siècle, et fixés dans ce pays peut-être par certaines analogies géographiques avec le territoire d'Andalousie qu'ils devaient abandonner; entre Medjez et Teboursouk, ce sont bien, comme en tel



AIN-TOUNGA, CITADELLE BYZANTINE (PAGE 534). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

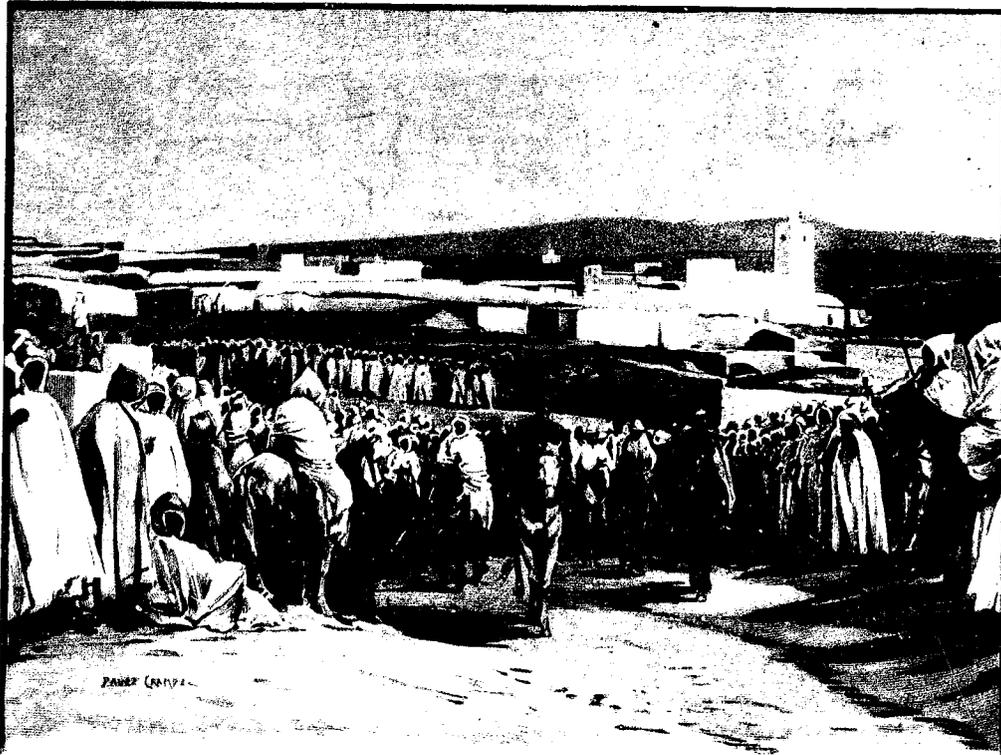


BIZERTE, FANTASIA DU FILS DU CAÏD DE MATEUR (PAGE 531). — DESSIN D'OLLEVAY.

coin de la *vega* de Grenade, des prairies profondément coupées par les ravins des fleuves, des cours d'eau tour à tour torrentueux et misérables, des promontoires rocheux propres à nicher des bourgs, à proximité des gués : tel apparaît Slougia, dévalant à partir de sa mosquée jusque sur la berge en surplomb de la rivière, et comme retranché derrière d'épais amas de fumier. Mieux encore, à Testour nous serons frappés de ces caractères espagnols : la mosquée de la ville, avec ses lignes de colonnes, fait penser à celle de Cordoue; les mules sont parées de sonnailles; les habitants enfin ont le teint plus clair que les Arabes, le visage moins arrondi que les Berbères, anciens possesseurs du pays. Du haut du minaret de Testour, on s'explique aisément la position de la ville; elle commande un petit bassin creusé dans le plateau, où l'oued Siliane vient se mêler à la Medjerda; la verdure des pâturages se fonce, et, si les semailles avaient été moins tardives, ce ne sont pas, sur cette terre alluviale, des moissons grêles que nous verrions piquer la prairie.

De Testour à Teboursouk, la route, après avoir franchi l'oued Siliane, s'élève d'abord en corniche sur le flanc nord-ouest du Djebel Tounga; la forme de plateau s'accuse de plus en plus; de larges croupes pierreuses s'étalent vers le nord, coupées de failles étroites où coulent les rivières; sur ce fond s'enlèvent quelques sommets rocheux dénudés par les érosions, et dont la falaise rougeâtre se dresse à pic, comme une forteresse en ruines; les hauteurs de ce type portent le nom général de Kef; en face de nous, se profilant l'un sur l'autre au delà de l'oued Kralled, ce sont maintenant le kef Golea, de 554 mètres, et le Bou-Dabhous, qui en a 560; tout à l'heure nous apercevrons derrière Teboursouk les escarpements analogues du kef Arras (680 m.).

Les ruines d'Aïn-Tounga nous arrêtent quelques instants; nos cochers vont puiser de l'eau pour leurs chevaux à une fontaine aménagée par nos soldats, pendant les premières années de l'occupation, et notre petite troupe monte à l'assaut de la colline, derrière M. Gaston Boissier; les archéologues dissertent sur les ruines; il en est de romaines et de byzantines; qu'était ce monument en hémicycle, que l'on prendrait pour un théâtre s'il n'y manquait des traces de gradins? Quel pouvait être le couronnement de cet arc de triomphe à moitié tombé? A quelle époque remonte la citadelle byzantine, dont la lourde carrure se pare de débris arrachés aux édifices romains d'alentour? Les uns discutaient encore, redescendant vers les voitures, tandis que d'autres s'attardaient à détailler le paysage, petits bouquets de verdure parmi des plaques de roches grises, tels qu'on en peut voir à Malte ou bien encore de la tour Magne, à Nîmes. Et la citadelle crouiante, avec ses pierres roussies



LE RÉSIDENT PARTANT DE TEBOURSOUK (PAGE 538). — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPÉL.



LE GUÉ DE LA MEJERIA (PAGE 539). — DESSIN DE MADAME PAUL CHAMPEL.

LE GUÉ DE LA MEJERIA (PAGE 539). — DESSIN DE MADAME PAUL CHAMPEL.



MEDJEZ-EL-BAB (PAGE 533). — DESSIN DE GOTORRE.

par le soleil et les pousses de cactus encadrant ses fissures béantes, évoquait à nos yeux le souvenir d'une autre ruine à végétation forestière, la Cour des comptes de Paris.

Nous franchissons un petit col, et la vallée de l'oued Kralled se découvre devant nous; tout au fond, à mi-hauteur des collines de la rive gauche, une masse blanche nous indique la place de Teboursouk. Il est nuit quand nous arrivons, escortés par le goum du caïdat; nous sommes reçus par le contrôleur civil et les officiers du 4^e bataillon d'Afrique; tous s'empressent à nous faire le meilleur accueil, et ces conversations, si vite cordiales, si pleines pour nous de détails pittoresques et instructifs, nous font patienter jusqu'à l'arrivée du convoi, retardé d'une demi-heure sur les mauvais chemins. Enfin! voici notre matériel; et tous d'aider, à l'envi, les chasseurs du bataillon et les gens de service, pour dresser la table et mettre le couvert; j'ai vu ce soir-là des membres de l'Institut circuler avec des piles d'assiettes, tandis qu'un savant professeur, spécialiste en une foule de choses, rinçait des verres en discutant médecine avec le major de la garnison; je ne suis pas bien sûr qu'on n'ait pas mangé les hors-d'œuvre avant la soupe, mais j'ai souvenir que le champagne coula généreusement au dessert et qu'en cherchant ensuite leurs lits à travers la ville arabe, de très graves compagnons fredonnaient des refrains de régiment. Nous sommes une bande qui avons

couché dans une grande maison arabe, le *dar el hadj amine*; avant que les places aient été choisies, les fissures des fenêtres bouchées avec des sacs, les bougies éteintes et la dernière chanson assoupie, minuit était venu; dès quatre heures, les chiens et les bœufs des maisons voisines nous sonnaient le réveil, et, somnolents encore, nous nous amusons des précautions des soldats beylicaux — nos ordonnances — entrant à pas de loup pour s'emparer de nos chaussures.

Le programme de la journée portait, pour la matinée, visite à Dougga, pour l'après-midi promenades dans Teboursouk et aux environs; dispersés un peu de tous côtés pour la nuit, nous nous retrouvons au camp, devant le café chaud; puis, bien vite, le cortège se reforme, et nous partons pour Dougga, salués par tous les indigènes, dont les rangs pressés se referment après notre passage et nous font, derrière nos spahis bleus, une féodale escorte. Les dernières pentes du kef Arras, auquel s'adosse Teboursouk, nous cachaient seules les mamelons de Dougga; en quelques minutes, l'obstacle est tourné, nous nous élevons sur le sommet où, parmi des maisons arabes, dominent des ruines romaines. Tout ce pays devait être jadis fort peuplé; les vestiges d'habitations anciennes apparaissent sur une grande étendue; le village arabe actuel commande une plaine largement vallonnée, où l'eau est abondante et la culture des céréales et des oliviers facile; pourtant le bourg est pauvre; des murs en pierres sèches entourent des maisonnettes de glaise où grouillent péle-mêle enfants et bêtes domestiques; comme à Slougia, le fumier, inutile, est entassé dans les cours; encore une œuvre à refaire! Dans ce cadre de déchéance, les ruines prennent une poésie plus vive; l'harmonie en est plus intime avec le paysage, elles semblent une expression concentrée de la mélancolie ambiante. Ces monuments, récemment fouillés, sous la direction du docteur Carton, nous disent la prospérité de l'ancienne Thugga; manquant moi-même de l'information spéciale nécessaire, je n'en étais que plus à l'aise pour suivre les explications de nos archéologues; guidés par M. Gauckler, ces messieurs escaladent les degrés du théâtre, enjambent les décombres amoncelés devant le temple de Saturne, se hâtent sur les pentes rocheuses vers les mausolées; décidément l'air de l'Institut est excellent pour la santé! Des gradins supérieurs du théâtre, la vue s'étend sur la vallée que ferme au nord le redressement du kef Arras, avec sa falaise de calcaires rongés par les oxydations; le plateau, aussi loin que perce le regard, apparaît traversé d'empâtements montagneux morcelés, orientés du sud-ouest au nord-est, entre lesquels se déroulent des vallées longitudinales; sur les croupes grisâtres, des mottes noires rangées en cercle annoncent les douars. La pénétration de ce pays est facile pour qui suit à peu près la direction de la Medjerda, celle des « Andalous » remontant de Bizerte jusqu'à Teboursouk; mais si l'on veut couper du nord au sud, comme nous le ferons dans quelques jours, c'est une perpétuelle succession d'obstacles, ou d'immenses détours pour les tourner l'un après l'autre. Sur l'un des plateaux intermédiaires, entre l'alignement qui couronne Dougga et celui qui nous cache Teboursouk, les Drids, habitants indigènes des environs, vont nous donner leur fantasia.

Ces Drids sont une des tribus les plus nobles de la Tunisie; ils sont originaires de l'Arabie même, de l'Yémen; grands, élancés, avec des yeux gris et la peau presque blanche, indice de métis-age andalou, c'étaient naguère de riches pasteurs, dont les Beys ménageaient la puissance; chaque année, une escorte de cavaliers Drids accompagnait le souverain pour la levée de l'impôt; en échange de ce service, non seulement ils étaient personnellement dispensés de toute taxe, mais encore le Bey leur assignait une subvention à prélever sur les dattes du

portent les armes; mais la présence d'un civil en si belle escorte les étonne: ce doit être quelque grand chef; le riche harnachement de ma monture — une selle de caïd en cuir rouge — achève de tromper ces hommes... Par précaution ils me présentent les armes, aux éclats de rire de mes compagnons.

Tout surpris, après déjeuner, de pouvoir errer sans but, nous parcourons Teboursoûk, dont les rues principales sont décorées de guirlandes de feuillage; en haut de la colline culmine une tour ruinée, un moulin peut-être, ou bien un reste de forteresse; au cœur même de la ville, on a récemment mis au jour la belle porte d'un temple byzantin; *Thibursicum Bure* fut jadis un important *municipe*, et l'on retrouverait, en évenant les maisons du bourg actuel, la ligne presque complète de ses fortifications; avec l'eau courante, qui ne manque pas, cette prospérité pourra renaitre; quelques Arabes riches commencent à planter des jardins, et le parc du contrôle a de jolies plates-bandes. Au-dessus du camp, les logements des officiers se parent, eux aussi, de quelques fleurs; enfin, à peu de distance de Teboursoûk, les Pères Blancs établissent un orphelinat pour les enfants indigènes; ils comptent en faire surtout une école professionnelle d'élevage.

L'une des mosquées du bourg appartient aux Aïssaouas; plusieurs confrères de cette secte ont organisé, à notre intention, une fête assez macabre: plongés dans une sorte de sommeil hypnotique, ils avalent, avec tous les signes de l'appétit, des clous, des morceaux de verre, des scorpions vivants. Nous retrouverons ces fanatiques à Kairouan, puis à Sfax; ils ont d'ailleurs des groupes dans presque tous les villages de Tunisie, et ceux de la Marsa donnent des séances devant le Bey.

De Teboursoûk, nous devons nous diriger au nord, regagner le chemin de fer à Béja-gare, et, de la vallée de la Medjerda, pousser deux pointes parallèles, les uns vers Béja, les autres en Khroumirie. Le café hâtivement pris au camp, comme la veille, nous montons dans nos landaus. Vers midi, nous dit-on, nous serons au chemin de fer, après avoir franchi le gué de la Medjerda; il n'est encore que six heures, aucun buffet n'est marqué sur la route: un de nos compagnons, homme prudent, s'empare d'un poulet froid qu'il glisse dans la capote de sa voiture; quelques-uns raillent tant de prévoyance; mais, ma foi, la route est longue, les pistes encore mal asséchées... si nous nous embourbions en plein *bled*! Dieu merci, pareil accident n'est pas arrivé. La première descente a simplement éprouvé l'une de nos voitures, qu'une maison arabe bien placée a seule retenue sur la déclivité d'un précipice.

A travers les deux séries de montagnes que nous coupons successivement de part et d'autre d'un affluent de l'oued Kralled, l'oued Ermoucha, la route monte et descend par des lacets, sans que l'allure de nos chevaux accuse ces dénivellements continuels; c'est toujours le même trot lent, infatigable, qui permet aux voyageurs de faire, indéfiniment s'ils le veulent, leurs cinquante kilomètres par jour. Au sommet des cols les conversations se ralentissent; carte en main, chacun s'attache à déchiffrer le paysage; dans les fonds, quand se développent pour plusieurs quarts d'heure de larges étendues monotones, diversifiées seulement par les lignes de lauriers-roses qui jalonnent les rivières, les cartes rentrent dans leurs étuis, les carnets se ferment, on cause. Un ancien officier d'Afrique — je n'ai pas dit un vieil officier — nous raconte ses campagnes en terre arabe. Il nous dit comment on lance les goums à l'ennemi, par petits paquets de trois à dix cavaliers; comment on arrive, avec beaucoup de patience et de volonté, à corner une position, en répétant cette manœuvre; puis, comme nous passons devant des habitations de divers types, il explique que la *wiba*, simple hutte de roseaux, est la demeure d'été; la *mechta*, moins primitive, l'abri d'hiver, construit en glaise et en pierres; le *douar*, enfin, le cercle (dour) de tentes de la tribu nomade.

Mais nous avançons; voici, sur notre droite, le profil du kef Golea, dont les deux pointes encadrent la verdure d'une prairie; nous commençons à découvrir la pente nord des montagnes, puis, par delà la plaine de la Medjerda, loin à l'horizon, la ligne des hauteurs de Béja et du pays des Mogods; nous entrons en effet dans la circonscription de Béja, et sur le bord de la route, dominant de sa haute silhouette les spahis de

son oudjak et les cavaliers de ses goums, le contrôleur K... nous attend à la limite de son domaine; il est parti de chez lui avant le jour; il rentrera quand il pourra, suivant les besoins de notre caravane, dont il doit assurer le séjour dans son ressort; mais, comme la plupart de ses collègues, il aime cette vie en plein air, où l'individu se déploie librement; très épris de son métier, laborieux, justement estimé de ses administrés, il occupe un rang dis-



DOUAR SUR LA ROUTE DE TEBOURSOUK. — DESSIN DE BOUDIER.

tingué parmi ces contrôleurs civils que nous avons vus, partout en Tunisie, les directeurs zélés de l'œuvre du protectorat.

« Inutile de vous presser, crie-t-il en poussant son cheval vers la première de nos voitures; la Medjerda, grossie par les dernières pluies, roule plus d'un mètre d'eau! »

Sinistre présage! Verrions-nous donc, d'une rive à l'autre, notre train filer devant nous? Hâtons un peu l'allure, nous n'avons plus qu'une douzaine de kilomètres, en descente continue, et le train ne part que dans deux heures; on passera, un par un, s'il le faut, à cheval; si le temps manque, on ne déjeunera pas.

« J'ai mon poulet! » dit avec un rire satisfait notre précautionneux compagnon.

Nous touchons au but! Nous distinguons les bâtiments de la gare, la ligne d'eucalyptus qui suit la voie ferrée d'Algérie et celle qui, perpendiculaire sur la précédente, indique l'embranchement de Béja; de longues files de burnous, coupées par une faille centrale, apparaissent des deux côtés de la route, au bas précisément de la dernière courbe où nous sommes engagés: que se passe-t-il dans cette faille? qui est le lit de la Medjerda, l'eau coule-t-elle en torrent? A-t-elle baissé depuis ce matin? Mystère poignant, et que nous ne pourrions percer jusqu'au dernier moment, car, avec ces rivières de plateau, il faut atteindre la berge pour voir le courant. Deux cavaliers se sont détachés de notre groupe pour aller aux nouvelles; ils ne reviennent pas. Sans doute ils discutent avec les indigènes; si vraiment nous étions arrêtés? Notre inquiétude est à son comble.

Voici la berge, voici l'eau... et là-bas, sur l'autre rive, nos compagnons cavaliers qui viennent de passer, bottes intactes, et nous font des gestes d'encouragement. « 70 centimètres! » Et le contrôleur avait négligé de nous dire qu'il avait préparé de part et d'autre des pentes d'accotement. Nous passerons. — Cependant le courant est rapide; un faux pas des chevaux serait dangereux. Un barrage! Et, sur un signe de leurs cheiks, des indigènes arc-boutés sur des bâtons s'élancent dans l'eau terreuse; les uns s'alignent en amont du gué, coupant le courant; d'autres se postent de même en aval, prêts à recueillir les épaves; d'autres enfin circulent entre ces deux lignes pour soutenir les chevaux et pousser aux roues. En avant! et la première voiture s'engage; un arrêt! c'est quelque pierre au fond de l'eau; mais nous ne connaissons plus d'obstacles: portés autant que traînés, au milieu des éclaboussures, des coups de fouet, des cris de nos cochers et de nos pilotes, nous sommes sur l'autre bord, et, d'un galop triomphal, nos chevaux remontent sur le talus de la berge.... Le défilé continue, sans accident, et cependant les ornières se creusent à chaque passage, et les voyageurs du dernier landau doivent se réfugier dans la capote pour éviter un bain de siège.... Nous n'oublierons pas, de longtemps, le gué de la Medjerda! Nous sommes tous sous l'impression d'une victoire, comme si nous y avions collaboré autrement qu'en nous laissant conduire!

Notre temps est trop compté pour que nous visitions successivement Béja et la Khroumirie; il faut choisir; la bande des Khroumirs, dont je fais partie, prend aussitôt le train pour Souk-el-Arba, mais je me reprocherai, d'après des observations recueillies d'autre part, de ne pas dire quelques mots de la région de Béja, qu'ont visitée la plupart de nos compagnons. C'est, pour les céréales surtout, le plus riche district de la Tunisie entière. L'eau y est abondante, au point qu'elle a peine à s'écouler assez vite et que le pays est parfois fiévreux; un drainage approprié corrigera ce défaut de la nature; la population indigène est berbère, avec des éléments andalous; même, dans la prononciation de l'arabe local, on distingue des sons qui rappellent la z espagnole; ces habitants vivent d'agriculture, maraichers autour de la ville, producteurs de céréales un peu plus loin; au temps des semailles ou de la moisson, des ouvriers leur viennent de pays très éloignés, sûrs de trouver de l'ouvrage. A Béja, l'unité de mesure pour les grains, la *ouiba*, est double de celle de Tunis; les indigènes ne se contentent pas de préparer le *couscous* nécessaire à leur consommation, ils en fabriquent pour l'exportation, et en vendent au dehors en grande quantité. Les conditions privilégiées de ce terroir font du caïdat de Béja l'un des plus demandés de la Régence; le Bey y est actuellement représenté par un homme intelligent, et volontiers associé à l'œuvre de notre contrôleur civil; c'est un Drid, dont nous avons vu à Bizerte le frère, caïd de Mateur. Quant à la colonisation européenne, elle est encore pratiquée surtout par des Italiens, qui sont, à peu d'exceptions près, des travailleurs sérieux et ne demandent qu'à vivre tranquilles sous la protection des lois françaises; récemment certains de nos compatriotes ont acquis d'importants domaines auprès de Béja.

Le bassin de la Medjerda, que nous traversons à présent, est à peine incliné vers l'est; entre Ghardimaou et Béja-gare, la rivière, dont les méandres doublent certainement les 80 kilomètres du chemin de fer, descend de moins de 100 mètres; cette plaine s'avance comme une presqu'île entre les montagnes du nord-tunisien: le nom de Dakla, que lui donnent les indigènes, est aussi appliqué par eux à la péninsule du cap Bon. Ici la plaine se



MOSQUÉE À BÉJA. — DESSIN DE BOUDIER

rétrécit à l'ouest, en amont de Souk-el-Arba, et s'allonge vers l'Algérie par un couloir appelé Rekba (le cou). Les Arabes expliquent ce nom d'une manière pittoresque : le bassin, disent-ils, a la forme d'un chameau qui marche vers l'ouest; le cou se tend vers Ghardimaou; la Dakla forme le corps, avec la bosse bien marquée au nord; les vallées de l'oued Mellègue et de l'oued Tessa, qui confluent à droite dans la Medjerda, dessinent les pattes de devant; seul l'arrière-train n'est guère visible.... La comparaison, pour être incomplète, n'en est pas moins ingénieuse; en regardant une carte hypsométrique, on saisit en effet cette vague ressemblance.

Ici les eaux roulent de tous côtés vers la Medjerda; au nord, l'oued Bou Hearlma, l'oued Kasseb; au sud, le Meliz, le Mellègue, le Tessa; il arrive qu'au printemps, plusieurs confluent dans une zone marécageuse centrale. Parfois, sous un ciel très pur, les riverains ont vu la Medjerda, furieusement grossie par des pluies tombées sur sa haute vallée, couvrir les talus élevés de ses berges, entraîner des bestiaux, des maisons, même des champs, et, quand la trombe s'était écoulée, le lit du fleuve apparaissait remanié; le pont que nous avons traversé l'autre jour, avant Slougia, est à 12 mètres au-dessus de l'étiage; il est arrivé qu'une crue l'a presque touché.

La colonisation de cette plaine demandera donc des précautions particulières; les villes romaines, Chemtou, Bulla Regia, s'étaient posées sur les premières pentes des hauteurs, et pas seulement pour exploiter de plus près des carrières de marbre : les Arabes mêmes n'avaient guère dans ces pays que des stations temporaires, dont les noms nous ont été conservés : Souk-el-Arba, le marché du mercredi, Souk-el-Khmis, le marché du jeudi; des villages se sont formés autour de ces marchés; depuis l'occupation française, quelques colons, non des moins hardis ni des moins heureux, y ont fondé des fermes : point d'attache des routes de la Khroumirie au nord et du Kef au sud, Souk-el-Arba est maintenant un bourg assez considérable, et le siège d'un contrôle civil; c'est de là qu'en deux séries, à quelques heures d'intervalle, notre caravane est partie pour se concentrer au Kef.

Les 20 premiers kilomètres de cette étape sont monotones; aux prés illimités, aux quelques champs d'orge de la plaine, succèdent enfin les ondulations plantées d'oliviers; loin devant nous, une crête qui semble aiguë comme une scie, nous est signalée comme la hauteur à laquelle, tourné au sud, s'appuie le Kef; nous arrivons à Nebeur, gros village arabe bâti de débris romains au-dessus d'un affluent de l'oued Mellègue; une seule maison couverte en tuiles rouges fait tache parmi ces constructions indigènes; renseignements pris, c'est la demeure d'un juif du Kef, banquier de tous les environs.

Après Nebeur, les rampes se font plus raides, la route monte jusqu'à 800 mètres, pour atteindre un col qui tourne la crête du Kef, et descendre ensuite vers le repli de cette crête, où, par 700 mètres d'altitude, la ville s'est placée. Nous retrouvons nos compagnons, enchantés de leur visite à Béja, qui fut plus calme que notre *raid* en Khroumirie, mais dinant d'aussi grand appétit que nous-mêmes, et nous applaudissons tous le Ministre quand, au dessert, se félicitant de notre réunion si exactement ménagée, il en reporte le mérite aux deux officiers qui ont été nos chefs d'état-major. Ici s'arrête la première partie de notre voyage; demain nous pénétrons dans l'intérieur, dans l'une des régions encore les moins connues de la Tunisie. Nos lits sont disposés dans une belle maison d'école, largement percée : nous nous préparons par une bonne nuit.

(A suivre.)

HENRI LORIN.



DANSE NÈGRE À BÉJA. — DESSIN DE GOTORBE.



CHASSE AU FAUCON (PAGE 542). — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPEL.

PROMENADE EN TUNISIE¹,

PAR M. HENRI LORIN.

II

Les plateaux et les montagnes de l'intérieur : le Kef; la plaine du Sers; Mactar; la Kessera.
La descente vers les steppes de Kairouan.



ENFANT AU KEF. — DESSIN D'OLEVAY.

LE Kef est la citadelle naturelle, le marché fortifié d'une vaste région; d'origine probablement punique, ce fut ensuite une colonie romaine, *Sicca Veneria*; certains archéologues placent aux environs le champ de bataille de Zama; quoi qu'il n'y ait là rien d'assuré, la position, qui commande le passage à la fois de Numidie en Afrique et des plaines de la Medjerda dans les montagnes de l'intérieur, dut être disputée dans une campagne qui décidait du sort de cette partie de l'Afrique. *Sicca Veneria* fut une grande ville à l'époque chrétienne : MM. Cagnat et Saladin d'abord, plus récemment M. Gauckler, y ont étudié les restes de basiliques considérables, dont l'une était consacrée à saint Pierre; la plus curieuse est celle dans laquelle les musulmans conquérants ont construit une mosquée, contrepartie de la cathédrale bâtie par les Espagnols victorieux au milieu de la mosquée de Cordoue.

Les habitants du Kef, les Kafir, ont été longtemps des sujets peu dociles des beys de Tunis; sous Mohammed Saddok, prédécesseur du souverain actuel, une insurrection éclata, qui fut durement réprimée; il y eut des exils, des confiscations, des taxes nouvelles; depuis cette date (1865), la ville était fort appauvrie, l'occupation française l'a déjà relevée de ses ruines, mais le souvenir des anciennes luttes reste vivace; une chanson arabe raconte l'histoire de Si Farhate, vaillant serviteur du bey Saddok, dont il était le *caïd ed-djebira* (gardien du portefeuille); des intrigues de palais l'avaient fait désigner pour aller, avec cent cavaliers, châtier une sédition des Kafir. « C'est le dernier de mes voyages », dit-il à ses enfants en partant, car il prévoyait le piège où l'envoyait la malice de ses ennemis; arrivant près du Kef par la route de Teboursouk, il s'arrête un instant sous un arbre; mais ses cavaliers mêmes sont vendus, ils s'éloignent; des Kafir apostés se jettent sur le chef laissé seul et le massacrent.... L'arbre qui a vu ce crime est toujours debout, respecté par une sorte de crainte populaire; et le fils de Si Farhate, ancien élève du collège Sadiki de Tunis, est aujourd'hui caïd du Kef.

La ville est un centre important pour la plupart des confréries musulmanes; elle possède notamment le tom-

1. Suite. Voyez p. 529.



LA DIFFA À ZANFOUR : ARRIVÉE DES MÉCHOUL.
DESSIN D'A. PARIS.

LE TOUR DU MONDE.

beau d'un saint personnage, mort il y a peu d'années, Sidi Misouni; le fils adoptif de ce marabout, Sidi Kaddour, mérite une mention particulière; très lié dès avant l'occupation française avec M. Roy, notre agent consulaire¹, il aida celui-ci à calmer les fanatiques qui voulaient résister à nos troupes, et put contribuer ainsi à l'entrée toute pacifique des Français dans la Casbah. Sidi Kaddour jouit encore dans le monde musulman d'une très grande influence; sa maison est toujours ouverte aux pauvres; sa parole est loyale; les caïds de Teboursouk, de Mateur, quand

ils viennent acheter des chevaux aux écuries de Sidi Kaddour, les plus belles de la région, ne marchandent jamais: ils savent que le cheik n'a jamais trompé personne. Il y a quelques années, un chef d'Algérie, pour rendre hommage à la sainteté de Sidi Kaddour, lui envoya en mariage l'une de ses filles; la jeune femme est morte, mais son père a donné une autre fille pour la remplacer.

Depuis 1881, la ville a beaucoup grandi; les Français ont bâti un contrôle, une école, des baraquements militaires; la vieille enceinte crénelée ne contient plus la cité ravivée; l'industrie indigène des burnous s'est relevée; à la suite de nos soldats, des mercanti d'Algérie se sont fixés au Kef, y apportant tous les commerces qu'appelle une garnison; mais il est plus intéressant de noter que des colons aussi sont venus, des paysans qui ont acheté des lots de terre, et réussissent assez bien pour attirer des amis de France; d'ici dix ans, nous aurons auprès du Kef un hameau de familles originaires de la Haute-Loire. Gardons-nous de présenter la Tunisie à nos émigrants comme un pays prodigieusement riche, où il suffit de gratter la terre pour faire fortune; mais assurons-leur cette vérité, plus modeste et plus utile, qu'ils peuvent ici devenir propriétaires plus facilement qu'en beaucoup de parties de la France, et qu'avec le même travail ils atteindront à une aisance supérieure.

Pendant quatre jours, en quittant le Kef, notre caravane traversera les plateaux de la Tunisie centrale; pour aujourd'hui, nous irons à Zanfour, dans la plaine de Sers, où le programme annonce que nous coucherons sous la tente; nous nous sentirions tout à fait explorateurs si nous n'étions sûrs de retrouver à l'étape nos beylicaux de service et nos lits. Deux lignes principales de hauteurs, où plusieurs cotes dépassent 1 000 mètres, encadrent les plateaux que nous allons parcourir; l'une, à laquelle s'adosse le Kef, n'est que le rempart méridional des terres élevées du nord-tunisien: c'est elle que coupe la Medjerda en amont de Testour; l'autre prolonge jusqu'au cap Bon les alignements algériens des monts de Tébessa; entre ces arêtes maîtresses, ou plutôt ces séries linéaires de massifs étirés dans le même sens (sud-ouest au nord-est), le plateau est rayé par des faites de moindre importance, témoins secondaires du même travail de plissement. Dans ces montagnes, les calcaires dominent; les villes ont pris position auprès des points d'eau, à l'affleurement des couches d'argile; ainsi était bâtie Zanfour, ainsi se montrent aujourd'hui la Kessera et le Kef lui-même, dont la belle fontaine a inspiré plus d'une légende locale.

La route de Teboursouk à Tunis, que nous suivons maintenant, tombe très rapidement, en sortant du Kef, d'une centaine de mètres; nous apercevons de mieux en mieux la couronne que forme la ville piquée sur la montagne, et le cadre de ses hauteurs grises, nues, arides, que les érosions ont cannelées comme des fûts de colonne, et qui recèlent, nous dit-on, des gisements de phosphates; mais nous voici bientôt, par 600 mètres, au niveau moyen du plateau; nous laissons à gauche la route de Tunis — qu'un chemin de fer doit remplacer avant très longtemps — et nous nous engageons sur une bonne piste, à travers champs; les montagnes, derrière nous, ne dessinent plus qu'une haute muraille, et devant nous, au sud-est, des croupes peu dominantes barrent la vue.

Nous avons eu froid la veille au Kef, il y a gelé peu de jours avant notre passage; le soleil maintenant est brûlant; sur la plaine échauffée se joue un mirage. Les spectacles arabes, partout multipliés sur notre passage, expriment, eux aussi, le changement de nature, la fantasia s'allonge, tourne à la course plate, des indigènes donnent pour notre bienvenue une chasse au faucon: des cavaliers courent auprès de nous, portant sur leur tête ou leur poing l'oiseau de proie, les yeux voilés d'un chaperon; au signal donné, ce voile tombe et le faucon fonce sur un malheureux pigeon lâché devant lui; frappée d'un coup de bec mortel, la victime tombe à terre, dans un envollement de plumes blanches; les chasseurs se précipitent pour la ramasser; le faucon, aveuglé de nouveau, reprend sa place sur la pointe d'un burnous, et, parfois troublé par le galop du cheval, il se cramponne en étendant les ailes, cimier formidable qui casque le cavalier.

Le passage des rivières, profondément encaissées, réveille de temps en temps notre attention, assoupie par la monotonie du paysage; pour franchir l'oued Lorbeus, par exemple, un méchant filet d'eau jaune, les voitures descendent une à une le raidillon qui porte la route; arrivé près de l'eau, le cocher lance ses chevaux, tenus

1. Aujourd'hui secrétaire général du gouvernement tunisien.

de très près jusque-là ; d'un même galop les bêtes coupent la rivière et remontent l'escarpe opposée ; gare si l'on s'arrête à mi-côte ; il faut jeter en hâte des pierres sous les roues — car les landaus tunisiens n'ont jamais de frein — et chercher du renfort pour gagner pas à pas la crête ; quand, sur la rive droite du Lorbeus, notre cortège fut reformé, les goums qui nous attendaient fermèrent derrière nous leur escorte, et sur la pente adoucie qui nous ramenait au niveau du plateau, nous découvrîmes à l'infini (ces Arabes étaient bien deux mille) des lignes mouvantes de cônes blancs sur des masses sombres — les burnous sur les robes foncées des chevaux — avec, en avant, les gros points bleus des uniformes de nos spahis.

Quelques faibles ondulations séparent l'oued Lorbeus de l'oued Tessa, dont le réseau fluvial draine la plaine de Sers ; dans les années de pluies moyennes, les pentes sont cultivées en céréales, et les chevaux, me dit un de nos cochers, ont de l'orge jusqu'au poitrail ; cette année, la pluie a été tardive, les épis sont bas et peu serrés ; la moisson ne manquera pas tout à fait cependant ; elle permettra d'attendre, sans trop de privations, des jours meilleurs ; mais visiblement le pays est riche et la paille peu chère ; les gourbis couverts en chaume, luxe rare dans la campagne tunisienne, semblent de loin des meules dispersées à travers champs.

A droite de l'oued Tessa, malgré la sécheresse, le sol est encore gras et vert ; nous entrons dans un magnifique district d'élevage, et ce drapeau français dont les trois couleurs battent là-bas, au-dessus d'un mur très blanc, est celui d'un bordj de la remonte ; je m'étonne de cette fraîcheur relative, de la limpidité moins grande de l'air alourdi de vapeur d'eau ; patience : de notre observatoire de Zanford, tout à l'heure, nous pourrions comprendre, en étudiant ce pays déroulé sous nos yeux ; pour le moment, nos lorgnettes cherchent passionnément l'endroit où notre programme a marqué le déjeuner.

C'est là ! sur la droite en effet se dessine l'ordonnance d'un camp ; nous dépassons le bordj de la remonte, et filons en pleine prairie sur un sentier très doux, dont les courbes sont jalonnées de petits drapeaux tricolores ; jamais la plaine de Sers n'a vu pareille fête ; de tous côtés, à pied, à cheval, des Arabes s'empressent vers nos tentes ; nous en atteignons l'esplanade parmi la confusion bruyante d'une razzia : les fourrageurs courent au galop entre nos voitures, et serrent le cercle autour d'un troupeau de chameaux dont un groupe d'indigènes essaient de diriger la fuite ; peine inutile, la route est bientôt barrée de toutes parts, ... aujourd'hui, comme on a seulement voulu se divertir en notre honneur, on rendra les chameaux à leurs propriétaires ; mais nous savons maintenant comment procédaient les pillards autrefois... quand c'était pour « de bon ».

A table ! Une étape ininterrompue de six heures a creusé tous les estomacs ; puis ce doit être notre première *diffa* (repas à l'arabe). Deux plats froids, à la française, avaient été préparés pour ceux qu'effraierait la perspective d'une cuisine entièrement nouvelle ; nous n'y fîmes qu'une faible brèche ; l'intérêt de la journée était ailleurs ; des menus en français et en arabe nous annonçaient en effet *vingt-quatre* plats indigènes.

Le couscous est un mets connu, sinon populaire encore, en Europe ; ce sont des grains de semoule bouillis avec des fèves, des légumes et des morceaux de diverses viandes ; on arrose cette sorte de pot-au-feu d'une sauce violente, au poivre et au piment, appelée *marga* ; dans les familles françaises de Tunis, on mange souvent d'excellents couscous. Mais nous sommes déjà moins habitués au *méchoui*, rôti d'un mouton entier que deux serviteurs apportent des cuisines, empalé sur une broche de bois ; nous ignorons surtout l'art de désosser un gigot d'un simple coup de doigts et d'en passer aimablement l'os à notre voisin, après en avoir arraché notre part ; mais cela s'apprend vite ; tel savant orientaliste, ce jour-là voisin de table d'un caïd, eût été très capable, après deux ou trois *diffas*, de nous donner des leçons.

Je tiens à mentionner avec éloge les *briks*, beignets de viande avec un jaune d'œuf au milieu ; des marchands ambulants vendent sous ce nom, à Tunis, de minces feuilletés enveloppant un petit noyau de pomme de terre ; c'est une contrefaçon misérable, d'après laquelle on aurait tort de juger ce mets succulent.... Je passe sur les ragoûts, les escalopes, les boulettes de viande au cubèbe ; j'insiste seulement sur la variété des pâtisseries, *rheriba*, *m'hablia*, *mouralia*, *hanache*, *baklaoua*, gâteaux dans lesquels dominent les pâtes d'amandes et de dattes. N'oublions pas la *krima zgougou*, dont la préhension demande une habitude particulière : c'est de la graine de pin entourée de miel ; les convives allongent un doigt successivement dans le miel et dans la graine..., puis sucent le tout. Je me reprocherais de ne pas transcrire textuellement pour terminer une ligne de ce menu, dont l'imprécise promesse nous a laissés tous rêveurs : *lait de vache*, *de brebis*, *de chamelle*, etc.



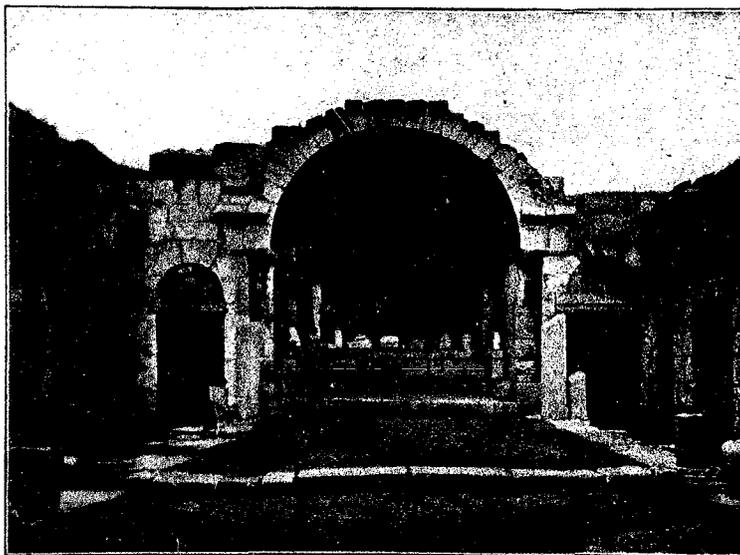
PASSAGE D'UN OUED. — DESSIN DE GOTORBE.

Nous sommes sortis de table un peu lourds; quelques-uns ont eu beau boire du champagne et fumer de gros cigares, le poivre de la marga les piquait toujours au gosier; heureusement que les ruines de Zanfour ne sont pas loin et que rien ne vaut, en certaines circonstances, la distraction d'une cure d'archéologie. Avant de suivre ces intrépides, jetons d'abord un coup d'œil sur notre camp : la double file de nos tentes s'allonge sur le bord escarpé de l'oued Zanfour, un ruisseau, en ce moment; un drapeau flotte sur la plus grande, destinée au Résident; en avant, vers la plaine, nos landaus sont groupés, leurs chevaux attachés autour; puis ce sont les tentes des indigènes, venus de très loin pour assister à la fantasia et qui maintenant attendent, accroupis par petites bandes; de l'autre côté du ravin de l'oued se tient un marché arabe, cercle d'auvents en toile entre lesquels sont entravés des ânes et des mulets; plus haut, se découpant sur la crête, quelques pans de murs isolés, la porte d'un arc de triomphe, sont les restes d'Assuras, l'antique Zanfour.

L'arc de triomphe d'Assuras est tout juste assez ruiné pour qu'on puisse aisément graver les pierres de son bel appareil et s'asseoir commodément au sommet, carte en main; de là nous dominons toute la plaine de Sers. L'oued Zanfour, qui coule à nos pieds, disparaît en aval, à quelques centaines de mètres, et, promenant un regard circulaire sur les hauteurs qui encadrent la plaine, nous y découvrons d'autres ravins analogues, dont les berges s'écrasent sur le sol et les eaux s'évanouissent dans la terre : la verdure du pays ne nous surprend plus maintenant : une couche d'argile imperméable, peu enfouie, retient près de la surface du sol ces eaux qu'une mince croûte calcaire abrite contre la voracité du soleil; et cette circulation souterraine, même quand les pluies sont rares, n'est jamais complètement suspendue; nous venons d'en avoir la preuve. Avec des facilités de communication nouvelles, la plaine de Sers pourrait, en tout temps, nourrir d'immenses troupeaux.... Ces terres sont riches, me dit au marché indigène un habitant de Zanfour, ancien tirailleur; si des Français y venaient, ils y gagneraient beaucoup d'argent.

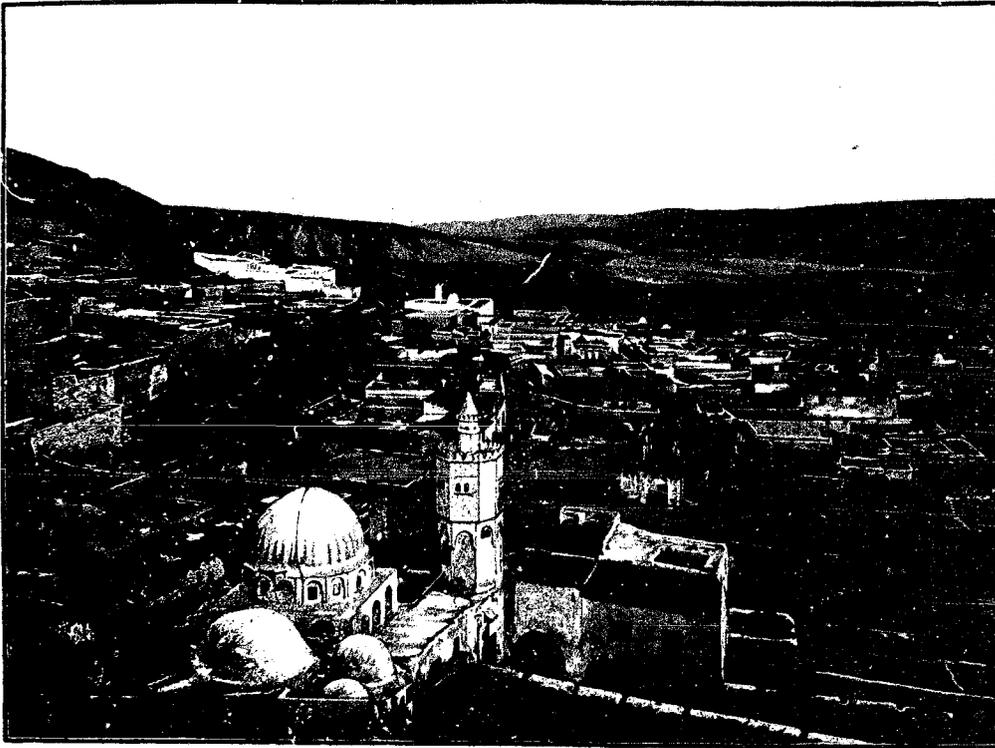
Quand nous rentrons au camp, nous trouvons tout disposé pour la nuit; nos lits sont posés sur de riches tapis indigènes, et, vint-il à pleuvoir, nous serions abrités, car l'étoffe en poil de chameau dont nos tentes sont tissées se resserre à l'eau et devient tout à fait imperméable. Mais nos voisins indigènes, égayés par une journée entière de fantasia, ne nous laisseront pas dormir de si tôt; à la lueur d'un grand bûcher de thuyas, ils jouent encore; quelques-uns franchissent d'un bond les cendres brûlantes, pieds nus, le burnous, lâché au vent, se gonflant au-dessus des flammes; à côté, deux artistes ont emprunté des sabres aux spahis de l'oudjak; tantôt accroupis, tantôt dressés en face l'un de l'autre, ils font une véritable passe d'armes, un assaut sans masque ni plastron; ils sont très adroits tous deux et seuls les sabres d'ordonnance ont gardé les traces de la rencontre.... Tout autour les spectateurs s'étouffent. Nous sommes quelques Européens, perdus dans ce fouillis d'indigènes qui s'amuse et nous ont certainement oubliés. Tard dans la nuit, nous avons l'indiscrétion d'arrêter la fête, et, nos lampes en main, très bourgeois, nous regagnons nos tentes; sur nos sommiers nous ne dormirons pas mieux que ces Arabes, qui s'allongent sur le sol les pieds découverts et la tête dans leur burnous.

De Sers à Maktar, la route n'est longue que pour les voitures, obligées de contourner les massifs mon-



BASILIQUE DU KEF (PAGE 541). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

tagneux; les cavaliers courent par un étroit sentier, au profil tumultueux, en pays très pittoresque; toutefois nous ne nous séparerons que sur la lisière de la plaine, à Ellez, après un commun pèlerinage aux monuments mégalithiques de ce village; précisément l'un de nos compagnons, M. Montelius, sous-directeur du musée de Stockholm, est particulièrement informé sur ces témoins de la préhistoire; c'est une bonne fortune que de suivre, à Ellez, son intéressante leçon de choses.... Le bourg indigène actuel est pauvre; il est situé, exactement comme Zanfour, en amont de la perte d'un oued, qui disparaît dans la



LE KEF. — DESSIN DE GOTORRE.

plaine de Sers; sur la margelle du bassin, qui sert à la fois d'abreuvoir et de lavabo, les habitants ont disposé pour nous des jarres de lait et des assiettes de dattes; nous prenons un léger lunch pour leur donner acte de cette attention.

Le sentier de Maktar gravit jusqu'à plus de mille mètres des pentes tourmentées, semées d'éboulis par les érosions; comme auprès du Kef, le calcaire, dur, dénudé par le ravinement, se montre en longues cannelures; les marnes, précipitées dans les fonds, portent des flots de verdure parmi l'aridité ambiante; çà et là, des ouvertures de grottes apparaissent au flanc de la montagne; à leur forme régulière, presque toujours carrée, il semble bien que l'homme ait ici complété le travail de la nature. Ces excavations étaient-elles des tombeaux, comme ceux que MM. Cagnat et Saladin ont relevés près de Souk-el-Tnin, en Khroumirie? Servaient-elles, en des temps très lointains, de demeures aux vivants? Je laisse à de plus compétents que moi le soin d'étudier la question, et peut-être le plaisir de la résoudre.

Une heure avant d'arriver à Maktar, nous traversons le camp de Souk-el-Djemma; quelques maisonnettes couvertes en tuiles rouges pour le commandement, un bâtiment plus grand, clos de murs, pour les *joyeux*, c'est là tout le village, et les distractions n'y sont probablement pas variées; mais les officiers s'occupent toujours: ils font des essais de jardinage; ils étudient les conditions climatiques assez particulières de leur garnison, qui est bien, je crois, perchée à 1058 mètres d'altitude, la plus élevée de toute la Tunisie; elle garde le passage des hauts plateaux de l'intérieur vers les steppes de Kairouan et le Sahel.

Quel dommage que le temps ne nous ait pas favorisés à Maktar? A peine, la concentration des deux bandes opérée, nous asseyons-nous à table, qu'une pluie épaisse, intarissable, se met à tomber; tous les goums du contrôle étaient rassemblés autour de nous; des jeux arabes étaient prêts, et le capitaine Bordier, contrôleur civil de Maktar, est un admirable metteur en scène; pourquoi le ciel jaloux nous a-t-il condamnés à ne voir que le programme des spectacles qui nous étaient promis: mort d'un cheval de guerre; prise du mouchoir; combat du cavalier et du fantassin; la pieuvre; les amours du lion! Ce dernier divertissement, m'assurait un des secrétaires du contrôle, est d'un réalisme violent, mais particulièrement goûté des Arabes, dont la pudeur est réglée par d'autres lois que la nôtre. Simple question de climat!

La résidence de Maktar est une des plus froides de la Tunisie; le contrôle, tout neuf, est bâti à plus de

900 mètres, sur une petite esplanade qui domine le ravin d'un oued ; l'occupation française a restauré le nom de l'antique oppidum Mactaritanum, dont les ruines s'élevaient tout près, au sud. Ces hauteurs sont exposées au vent d'est, qui amène très souvent la pluie ou même la neige ; il faisait assez froid, le jour de notre passage, et plusieurs de nos compagnons, refusant de s'en fier à l'expérience des gens du pays, ont transporté leurs lits des tentes dans la maison d'école ; je doute qu'ils aient été plus chaudement couchés que nous, sous l'épaisse toile en poil de chameau.

Toute la journée, par ce temps diluvien, il fallut rester dedans. Seuls les archéologues, race décidément infatigable, poussèrent un instant jusqu'aux ruines, guêtres et cuirassés de caoutchouc ; le contrôle, entouré de son jardinier, l'école, dont le très complaisant instituteur tient en même temps le télégraphe, le magasin des tabacs, voilà tout le village français de Maktar ; mais le district est étendu et peuplé ; nous en avons la preuve dans l'affluence des indigènes campés tout autour de nous.

La présence d'un administrateur français a ressuscité ce pays, jadis dépeuplé par les razzias du « bey du camp ». M. Bordier, qui sait être ferme autant que juste, obtient beaucoup de ses Arabes ; des pistes ont été tracées et sont entretenues sans frais, par les prestations ; quand arrive la saison, des chefs de chantier européens sont mandés de Kairouan ou de Sousse, et chaque douar à son tour fournit son équipe. La pacification générale a permis le développement de l'agriculture ; il est officiellement établi que les Arabes du contrôle ensementent maintenant deux fois plus de terres qu'avant l'occupation française. M. Bordier, devant des résultats pareils, s'attache de plus en plus à son œuvre ; il pourrait quitter ce pays perdu, trouver ailleurs en Tunisie une résidence de son grade : il préfère rester seigneur de Maktar, quitte à passer quelques semaines de vacances sous les orangers d'Hammamet ; les beaux-arts ne sont d'ailleurs pas proscrits de sa capitale ; dans les salons du contrôle, où Mme Bordier s'est gracieusement ingénie à nous faire oublier le mauvais temps, un piano chargé de musique nous ramène en pleine et très française civilisation. Profitons d'une éclaircie pour visiter le jardin de la maison : il n'en est encore qu'à ses débuts, mais ce sont des débuts qui promettent ; les Arabes du contrôle en sont très frappés, et plusieurs sont venus — détail caractéristique, — demander des greffes d'arbres fruitiers. Comme aux paysans de tant de provinces françaises, il faut à ces gens-là, pour secouer leur routine, l'évidence d'un succès où ils n'ont rien risqué ; mais quelle plus utile victoire que de les avoir convaincus ?

On a quelque peine à dresser le couvert pour dîner dans la salle d'école : désorientés par la pluie, nombre d'entre nous se sont emparés de la table : Gaston D... et René B... préparent leur prochain article ; M. P... classe des notes pour les derniers volumes de sa grande histoire ; M. C..., l'archéologue aquarelliste, termine le croquis d'un paysage ; d'autres écrivent des lettres, d'autres poursuivent une manille aux enchères... Lentement l'évacuation se dessine, pressée par les jeux de mots de M. G..., l'un des hommes les plus serviables et les plus régulièrement affamés que j'aie jamais connus... Après le dessert, il ne faut pas songer aux illuminations portées au programme, mais nous avons sous les yeux, pendue au mur de la classe, une carte de Tunisie de cette excellente collection scolaire dont l'auteur est précisément parmi nous ; M. Millet saisit l'occasion pour



LE GOUËN DU KEE (PAGE 542). — DRESSIN D'A. PARIS.



FANTASIA À ZANPOUR (PAGE 544). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

nous résumer, en une instructive causerie, la géographie des pays que nous avons jusqu'ici traversés.

« La vallée de la Medjerda, lien entre l'Algérie et la Tunisie, est bien connue, et le mouvement de la colonisation la remonte régulièrement; mais c'est à peine si l'on découvre maintenant les hauts plateaux du centre; sur de fausses comparaisons avec l'Algérie, cette zone avait été longtemps supposée impropre à toute culture, sèche et bonne seulement à fournir des terres de parcours; une expérience personnelle, qui n'aura donc pas été sans avantages, quoiqu'elle ait attristé notre journée, nous a prouvé qu'il pleut — et il pleut beaucoup — dans ce pays. Le cas de la plaine de Sers n'est pas unique; à Souk-el-Khmis, au nord-est de Maktar, nous pourrions voir, presque dans les mêmes conditions qu'à Zanfour, des prairies vertes avec un bordj de la remonte.

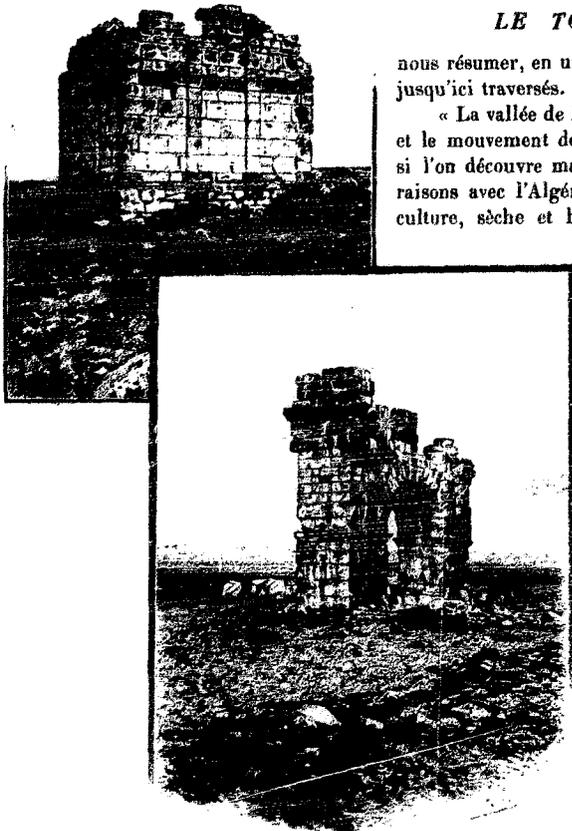
« Aujourd'hui seulement, après quinze ans d'occupation, nous commençons à comprendre comment il faut pénétrer en Tunisie et nous pourrions dire dans l'Afrique du Nord. La France tient, par le littoral de la Régence, les amorces de ces couloirs parallèles, nord-est au sud-ouest, dont le plissement régulier domine toute la géographie du Maghreb; nous nous y engageons guidés par les vestiges, tous les jours mieux étudiés, de la colonisation romaine.

« Le réseau des voies ferrées longeant la côte, Tunis à l'Algérie, Tunis à Soussse, avec embranchement sur le cap Bon, Tunis à Bizerte, est maintenant terminé ou à peu près; il ne manque, sur la deuxième ligne, qu'un tronçon central d'une quarantaine de kilomètres et la dernière section de la voie du cap Bon. Il a pu paraître singulier à quelques-uns que l'on doublât ainsi les communications pour des ports comme Nabeul ou Soussse, déjà desservis par mer; peut-être des nécessités d'ordre non commercial entelles ici parlé les premières; mais ce sont aujourd'hui des lignes exclusivement économiques que l'on étudie: l'une,

partant de Tunis avec embranchement sur Zaghouan, ira jusqu'au Kef: une seconde, après transformation en chemin de fer à voie d'un mètre du tramway Decauville, de Soussse à Kairouan, s'enfoncera, par la vallée de l'oued Zeroud, jusqu'au district algérien des phosphates, jusqu'à Tébessa; enfin, la Compagnie française des phosphates de Gafsa a inscrit dans son cahier des charges l'établissement d'une voie ferrée de Sfax à Gafsa, utile aussi bien pour l'exploitation des riches terres à oliviers qui entourent Sfax que pour l'évacuation des phosphates eux-mêmes. Telles sont les directions maîtresses sur lesquelles plus tard des rameaux secondaires viendront s'embrancher; en suivant ainsi les indications de la nature, on évitera les travaux d'art coûteux des lignes de pénétration perpendiculaire — comme le serait celle de Souk-el-Arba au Kef — et l'on pourra doter la Tunisie, sans compromettre l'heureux équilibre de ses finances, de l'outillage complet dont elle a besoin; même l'échéance finale serait fort avancée si la Régence était autorisée à émettre un modeste emprunt d'une quarantaine de millions, facile à gager sur la dotation annuelle que son budget réserve aux travaux neufs. Il serait injuste de prendre sur les ressources courantes, aux frais de la seule génération présente, les fonds nécessaires à des entreprises dont profiteront surtout les générations à venir. »

..... Nous écoutons le discours du Ministre, en même temps charmés par la chaleur de sa parole et pénétrés de la précision de ses arguments. L'archéologie, la géographie unissent ici leurs conseils pour diriger les efforts dans le même sens; en terminant cette tournée, nous aurons parcouru dans ses parties essentielles le champ ouvert à nos expériences; nous en emporterons tous, je crois, la conviction que ces expériences ne sont plus poursuivies au hasard, mais avec cette méthode et cette connaissance des conditions locales qui sont, en ces matières, l'un des éléments principaux du succès.

Le ciel s'est découvert pendant la nuit et nous passons les oueds, au matin, sans trop de peine; les alignements montagneux que nous coupons vont en s'abaissant: par les gradins de vallées analogues juxtaposées, nous atteindrons demain les steppes de Kairouan. Déjà le pays change, le sol est plus sablonneux, et le chemin court à travers des pins de petite taille; les clairières, autour des points d'eau, sont en général cultivées, et nous assistons, en passant, à une scène très suggestive d'agriculture arabe: les pluies récentes ont ameubli la terre et laissent espérer une récolte malgré la longue sécheresse; une quarantaine d'indigènes, venus d'un douar



TEMPLES ET ARC DE TRIOMPHE DE ZANFOUR.
DESSIN DE BOUDIER.

voisin, se hâtent de labourer une pièce pour semer de l'orge; ânes, chevaux, chameaux, bœufs, tout leur est bon; ils n'ont pas eu le temps de choisir, ont fait des harnais avec des cordes et de vieux cuirs, accouplé leurs animaux de travail comme ils ont pu, et vite emmanché l'un dans l'autre les deux pièces de bois qui leur servent de charrue; le sol, gratté à 25 centimètres à peine, leur donnera tout au moins, dans trois mois, de la verdure pour leurs bestiaux; de ce champ, ils iront à un autre, jusqu'à ce que les sages de la tribu déclarent que le travail est suffisant pour assurer la subsistance de l'année; nous les avons surpris en un de leurs accès d'activité.

Le temps est tout à fait beau maintenant, les nuages s'élèvent sur les montagnes et découvrent, sur notre gauche, la muraille de la Kessera; de loin, c'est un escalier dont les marches grises s'enfoncent dans le piédestal d'une forêt d'oliviers; il faut être tout près pour distinguer dans ces marches les trous noirs qui marquent les ruelles d'un village, l'irrégulière saillie des maisons, le profil demi-ruiné d'une casbah. La Kessera est pourtant un gros bourg arabe; on y compte plus de sept cents habitants agglomérés, qui vivent assez largement de la culture de l'olivier.

Du chemin où se sont arrêtées nos voitures, nous gravissons d'abord des pentes de prairies; des ruisseaux clairs s'échappent, issus des grandes sources que nous verrons tout à l'heure, mais que les sables inférieurs boiront avant qu'ils aient pu faire un fleuve. Puis la colline se couvre d'oliviers: ces plantations paraissent soignées; des levées de terre entourent chaque arbre, afin de concentrer sur les racines toutes les eaux de ravinement; mais, d'après l'avis motivé d'un de nos compagnons, qui a contribué à rénover l'oléiculture en Tunisie, les troncs ne sont pas assez espacés et la taille est mal faite; il faudrait à ces cultivateurs de la Kessera quelques leçons de leurs compatriotes du Sahel. Le village est au-dessus des cultures, tassé contre la falaise. Les maisons sont bâties en pierres sèches, avec terrasse de terre battue; dans les murs s'encastrent souvent des chapiteaux, des morceaux de colonnes, empruntés aux ruines des environs. A mesure qu'on s'élève, on plonge dans les cours intérieures, sur lesquelles prennent jour les « appartements »; nous apercevons à travers les portes entre-bâillées des visages de femmes, fort occupées de nous voir sans s'offrir elles-mêmes à notre curiosité; cependant tous les hommes du bourg nous font cortège jusqu'au site dominant de la casbah.

De là, nous prenons à revers le village, mais surtout nous voyons la Hamada, c'est-à-dire le plateau calcaire auquel la Kessera est adossée; c'est un immense dallage, étendu vers le nord, et tombant au sud, sous nos yeux, en une falaise abrupte. Sur ce sol dur et poreux, qui n'est pas sans analogie avec certaines parties de la Provence, l'eau des pluies s'engouffre en une foule de petits entonnoirs et circule intérieurement, jusqu'à ce qu'une couche argileuse arrête son mouvement pour la ramener au jour. La Kessera s'est attachée au rocher à l'endroit où s'épanchent, en une source d'une pureté admirable, toutes les réserves de la Hamada; le travail de l'eau a rompu sur ce point la ligne de la falaise, des éboulis aux traces de rouille forment maintenant un chaos à travers lequel la source se joue, et dont elle continue à remanier la confusion... Plus loin au sud-est, dans le djebel Djildjil,



DOLMEN PRÈS D'ELLEZ (PAGE 544). — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



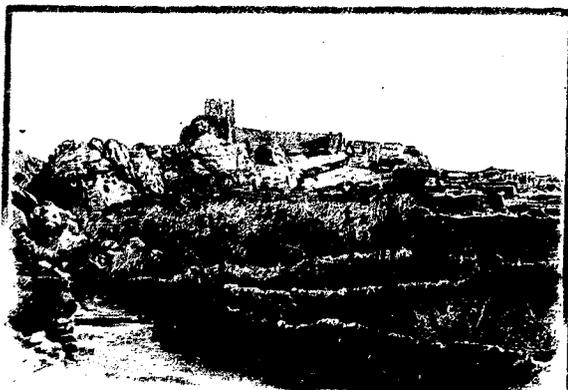
ARABES EMPLOYÉS DANS UNE FERME. — DESSIN D'OULEVAY.

nous verrions un paysage semblable ; là, à la naissance de la source, il n'existe plus de village, mais les restes d'un aqueduc romain, sans doute destiné à Sbiba, montrent que les eaux n'en ont pas toujours été perdues.

Une grande tente a été dressée, pour le déjeuner, au pied du bois d'oliviers, le long de l'oued ; des mets froids, du couscous, des fruits sont disposés au centre sur une simple planche, et chacun, s'emparant d'un couvert, va chercher lui-même sa part ; on s'assied à l'arabe, tout autour, sur des tapis ; devant nous, sur la pente verte du bois, les chevaux du goum sont dispersés, leurs cavaliers causant par groupes en leur costume jaune et rouge de fantasia ; quelques bêtes, abandonnées au bord de l'eau, sont descendues pour boire, les pieds dans le courant ; au premier plan, un indigène armé d'une époussette nous distribue le café brûlant, qu'il tire... d'une boîte à pétrole (on ne dira jamais assez le rôle de la boîte à pétrole dans la cuisine, l'ameublement et même la construction, en ce pays-ci)... Tableau très vivant, et d'une variété de couleurs qu'il nous a été rarement donné

de retrouver, aussi rarement que de déjeuner sous bois, j'allais dire sur l'herbe : photographes et dessinateurs en auraient oublié l'heure.

Mais l'impitoyable commandant Rebillot fait sonner le départ ; les Arabes sautent en selle, notre convoi se reforme, et nous partons pour Sidi-Mohammed-ben-Ali ; la route est difficile, car les rivières à franchir sont desséchées, et les roues enfoncent profondément



dans le sable des lits ; puis nous descendons par des rampes brutales vers la steppe de Kairouan ; la piste, presque impraticable encore l'an dernier, est transformée aujourd'hui ; sur la pente sud du djebel Guerria, par exemple, les lacets ont été rectifiés, des parapets de terre élevés aux points dangereux, du côté du précipice. Certes ce n'est pas encore une route nationale, mais on y passe et c'est l'essentiel ; les tirailleurs qui, l'an dernier, y portaient leurs voitures, ne la reconnaîtraient plus.

Les goums de Maktar nous ont accompagnés jusqu'à la limite du contrôle de Kairouan ; ils vont, en manière d'adieu, nous donner un dernier divertissement, « l'enlèvement de la fiancée » ; sur un plateau de 500 à 600 mètres de large, que dominent des falaises abruptes comme celles de la Kessera, les cavaliers se divisent en deux partis, tels des joueurs de barres ; au centre est un chameau, qui porte sur un palanquin rouge, soigneusement clos, la fiancée, enjeu de la bataille ; et ce sont des courses folles, assaillants contre défenseurs, les chevaux lancés en plein galop, les fusils crépitant un peu à l'aventure, des cris gutturaux, sauvages, exaspérant d'une fureur croissante bêtes et gens ; entraînés par l'exemple, quelques Arabes, pacifiquement montés sur des mules, font leur partie dans la fantasia. Enfin, la fiancée est captive ; le chameau, de toutes parts cerné par les cavaliers, est poussé vers notre groupe ; son trot cahoté secoue le palanquin, et fait craquer la monture ; devant nous, les rideaux s'écartent, un cavalier vigoureux enlève dans ses bras la jeune fille, très apeurée ; elle ouvre de grands yeux noirs, sans pensée ; sa figure au teint mat est marquée du tatouage bleu, sceau de sa tribu, des colliers de sequins tombent sur sa poitrine ; ses ongles sont teints au henné, des bracelets d'argent entourent ses poignets, pendent à ses oreilles, fixent sur l'épaule la draperie de son costume. Pauvre femme, qui traversera la vie sans doute comme la plupart de ses pareilles, bête de somme ou bibelot de luxe, et se rappellera seulement, de notre passage, la couleur des quelques louis que nous lui laissâmes en dot.

L'oued Merguelil, dont nous suivrons maintenant la vallée jusqu'à ce qu'elle se perde sous la steppe, en avant



LA KESSERA (PAGE 549). — DESSIN DE BOUDIER.

de Kairouan, n'a pas aujourd'hui une goutte d'eau; les cartes sont embarrassées pour exprimer cette large laisse de sable, d'ordinaire complètement sèche, et parfois, quand une pluie d'est a ruisselé sur la montagne, transformée en un torrent boueux; elles colorent alors en bleu, teinte ordinaire des rivières, l'espace intermédiaire entre les deux falaises raides qui encadrent le lit majeur; faute de mieux, elles indiquent ainsi l'éten-



LE CAÏD ET LE GOM DES SLASS. — DESSIN DE GOTORBE.

due de l'obstacle à franchir tout temps; notre route saute deux fois d'une rive à l'autre; nos cochers assurent qu'ils préfèrent le gué de la Medjerda; quant aux arabas, dont les conducteurs sont pourtant adroits et les attelages vigoureux, nous les attendrons ce soir une bonne heure: mais n'anticipons pas.

Nous remontons à présent, après la

première traversée de l'oued; aux flancs des berges, sur lesquelles le travail d'érosion a rendu visibles les strates du terrain, une maigre végétation s'accroche, à peine verte et comme poudrée de sable; en haut, des broussailles épineuses attestent l'existence d'une ancienne forêt d'oliviers; nous entrons dans le pays des Slass, dont le goug innombrable nous attend sur la crête, aux ordres du caïd Si Hadj Mohammed et de son fils Si Saddok.

Les Slass sont une des plus puissantes tribus du centre tunisien; Arabes d'origine, à peine mélangés de Berbères, ils cultivent peu, se livrant surtout à l'élevage du mouton et du cheval. Si Hadj Mohammed et Si Saddok sont deux grands seigneurs, au fait de toutes les prévenances de la politesse arabe, affables sans empressement ob-



L'ENLEVEMENT DE LA FIANCÉE. — DESSIN DE GOTORBE.

séqueux, et gardant jusque dans leurs salutations quelque chose d'une dignité suzeraine. Le caïd des Slass est peut-être le plus riche de toute la Tunisie; il a été, dans son pays, l'un des initiateurs du commerce de l'alfa. Son fils Si Saddok, sorti du collège Alaoui de Tunis, parle le français avec une rare distinction; il a beaucoup voyagé en Europe et connaît Paris, où il est sûr de trouver bon accueil chez tous ceux qui l'ont vu, pendant notre tournée; de Constantinople, il a ramené pour son père et pour lui deux « Jarja », ou Circassiennes blanches; le double mariage a été célébré l'année dernière par des fêtes magnifiques.

Les présentations achevées, nous repartons, car la route est longue encore; loin, entre les massifs culminants du djebel Ousselet et du Trozza, s'estompée une falaise blanche; c'est la berge de l'oued Merguelil où est dressé notre camp, autour du marabout de Sidi-Mohammed-ben-Ali; sur la verdure rase du plateau, se glissant dans les créneaux des oliviers sauvages et des figuiers de Barbarie, les cavaliers Slass nous enveloppent d'une fantasia continuelle.

Le camp de Sidi-Mohammed a été établi, par les soins du caïd des Slass et du contrôle de Kairouan, sur l'esplanade supérieure d'un promontoire, à gauche de l'oued Merguelil; les tentes luxueusement décorées forment un vaste demi-cercle, celle du Ministre au sommet, les autres symétriquement rangées autour; au centre du cercle, un immense abri nous servira de parloir et de salle à manger. C'est là que nous allons tout droit, après avoir défilé sous un arc de triomphe de verdure, orné de drapeaux français et tunisiens; comme l'autre jour au Sers, nous dînerons ce soir à l'arabe, et la richesse du cadre nous fait bien augurer du menu; la tente est divisée en deux compartiments dans le sens de la longueur; l'un est destiné au repas, et contiendra facilement soixante convives; dans l'autre sont disposés des guéridons, des divans. Plusieurs des articles envoyés par nos compagnons journalistes à leurs directeurs de France ont été rédigés là; des domestiques indigènes circulent parmi les groupes, offrant du café, du thé, des cigares, et, selon les diverses attitudes de chacun, cette moitié de tente tient à la fois du bureau de rédaction, du salon de lecture, du dortoir, ... de la salle d'attente.

De la salle d'attente surtout, car si les cuisiniers du caïd sont prêts, nous n'avons pas encore de nouvelles de notre vaiselle, qui est chargée sur le convoi. « Je viens d'envoyer cent cinquante hommes, me dit Si Saddok, pour aider les voitures au passage de l'oued. » Et ni lui, ni son père, de cet incident qui va troubler l'ordre de leur réception, n'expriment, fût-ce par gestes, le plus léger mécontentement... Un cavalier arrive; le convoi traverse l'oued, nous le verrons avant dix minutes; et voici en effet les premiers convoyeurs, robustes indigènes, tout étonnés de l'ovation que leur fait notre appétit; mais nous avons la guigne; ce sont ceux qui amènent nos lits; le matériel de table, plus lourd, est encore en arrière. Enfin! et tous de décharger les arabas, de dresser le couvert dans la partie réservée de la tente, et de s'abattre sur un succulent couscous, fortement trempé de marga.

Si Mohammed et Si Saddok prennent part à la diffa somptueuse préparée sous leur direction: un sanglier, cuit d'une pièce, un chameau de lait, rôti tout entier et posé les pattes repliées sous le ventre dans l'attitude normale de son repos; il faut déblayer un grand morceau de table pour faire place à ce gigantesque service. Pour avoir dîné tard, nous n'en avons pas moins très bien dîné; le Ministre remercie notre hôte, Si Hadj Mohammed, dont le fils sert d'interprète; cette réception restera l'un des meilleurs souvenirs de notre tournée; une courte fantasia aux flambeaux, un cigare fumé en causant de Paris avec Si Saddok, et bientôt le camp s'assoupit, les feux s'éteignent, on n'entend plus dans la nuit que ce bruissement sourd qui plane au-dessus du sommeil des foules.

(A suivre.)

HENRI LORIN.



DÉJEUNER DU MATIN AU CAMP DE SIDI-MOHAMMED. — DESSIN DE GOTORBE.



ENTRÉE À KAIROUAN. — DESSIN DE MADAME PAUL CHAMPEL.

PROMENADE EN TUNISIE¹,

PAR M. HENRI LORIN.

III

Kairouan. — Une excursion dans le sud : Gabès, l'oasis; le pays des Matmata, villages troglodytes; le *ksar* de Toujane.



UN GENDARME.
D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

LA route de Sidi-Mohammed à Kairouan n'est guère intéressante; elle se déroule d'abord sur le dernier étage du plateau, puis, après avoir coupé, par un col du djebel Cherichira (500 mètres), le dernier et le plus bas des alignements montagneux qui dominent la plaine, elle s'allonge, presque rectiligne, à travers la steppe, jusqu'à la ville sainte. En cette année de sécheresse, la végétation est pauvre; les jujubiers, les oliviers sauvages dressent pourtant çà et là leurs buissons; mais il n'y a d'herbe qu'auprès des sources, au pied du Cherichira, par exemple, où l'on voit encore les ruines d'un aqueduc romain. Les indigènes de ce pays sont tous des nomades, les tribus pauvres des Slass; ils ont quelques douars au bord du chemin, misérables tentes rapiécées, qu'entourent des haies d'épines sèches; ils campent là où ils trouvent de quoi nourrir leur bétail, et changent de place quand la réserve du sol est épuisée. Nous avons ainsi rencontré, ce jour-là, un douar en marche: quelques chameaux pelés portaient les tentes, les ustensiles de ménage et les meubles... charge peu encombrante: sur des bourricots, poussés par des femmes, des paniers de grains, les marmots trop petits pour marcher, les vieillards impotents; les hommes valides conduisaient les chameaux, presque tous à pied, quelques-uns montant des chevaux étiques, amaigris par les privations d'un printemps sans pluies.

Isolée en pleine steppe, Kairouan se montre de loin au voyageur, de quelque côté qu'il arrive; peu à peu, sur la blancheur générale de la masse, l'œil discerne les minarets et les coupes des mosquées, l'échelonnement des terrasses, les créneaux triangulaires des fortifications; et la première impression est d'étonnement: quelle idée fut celle des fondateurs de jeter cette ville au milieu d'un désert? Les Arabes ne sont pas des navigateurs; ils craignent la mer, et toutes les grandes cités bâties par l'Islam se sont élevées loin des côtes, à l'abri des pirateries, auxquelles les musulmans n'étaient pas prêts à résister. Lorsque, vers l'an 50 de l'hégire (672 après J.-C.), Sidi Okbah se fut emparé du pays tunisien, on délibéra sur l'emplacement de la future capitale; quel-

1. Suite. — Voyez p. 529 et 541.

ques-uns pensaient à Soussé, l'antique port d'Hadrumète, encore très prospère à l'époque byzantine; mais le sage marabout persuada ses compagnons qu'il faut à l'Arabe, pasteur de chameaux et non négociant, un simple fondouk et une mosquée au milieu des terres où il promène ses troupeaux; la place actuelle de Kairouan fut alors choisie. Par une contradiction bizarre, c'est dans cette ville sainte, seule de toute la Tunisie, que les chrétiens peuvent visiter les édifices religieux musulmans: car les mosquées ont été occupées par nos troupes en 1881.

Avant de franchir les fortifications, faisons un crochet pour aller d'abord voir la mosquée du Barbier, à 1 800 mètres hors des murs. Ce nom même, si l'on en croit les récits musulmans, n'est pas tout à fait exact, car Si Saheb, dont les restes reposent dans cet édifice, était un ami du prophète et non son barbier; mais lorsque Mahomet, la dernière fois qu'il fit ses dévotions à la Mecque, se rasa la tête et les joues, un petit nombre d'amis reçurent en souvenir quelques poils de sa barbe; Si Saheb en eut trois pour sa part, et quand il mourut à Kairouan, après avoir vaillamment contribué à la conquête du pays, ses fidèles eurent soin d'ensevelir avec lui, collée sur sa figure, la triple relique.

La mosquée du Barbier est la plus richement décorée de Kairouan et, je crois bien, de tout le Maghreb; on sent qu'une dévotion constante, dont la ferveur n'est pas ralentie aujourd'hui, s'est appliquée à multiplier les honneurs autour de la dépouille du grand marabout; la mosquée proprement dite n'est qu'une partie de l'édifice; il existe auprès une école pour les enfants (*zaouia*) et une sorte de séminaire. Nous traversons d'abord la zaouia: des gamins accroupis en cercle, une ardoise à la main, s'exercent à copier un verset du Coran, qu'ils répètent ensuite, tous ensemble, avec un balancement rythmé de la tête; le maître, les jambes repliées sur un divan, est assis dans un angle, surveillant tout ce petit monde; d'un coup de baguette, au besoin, il raviverait les attentions trop fugitives. Un escalier de quelques marches, une galerie tapissée de faïences, conduit au parvis central de la mosquée; nous passons sous un dôme dont la voûte dessine l'ombrelle d'un palmier: nulle part, ni aux tombeaux des Khalifes du Caire, ni dans la mosquée d'Omar à Jérusalem, artiste arabe n'a mieux manié la découpe, on dirait volontiers le ciselage du plâtre; chacune de ces feuilles de palmier présente un dessin particulier, d'une infinie richesse de détails, et la lumière qui passe à travers ce plafond ajouré prend une douceur qui laisse mieux saisir la délicatesse des teintes, sur les faïences qui parent les murailles. Des panneaux entiers sont ainsi tapissés de dessins en couleurs, entrelacés avec cette complexité de lignes que l'Arabe, semble-t-il, apprend avec l'écriture de sa propre langue, car une simple inscription en lettres arabes est déjà un motif de décoration; un palmier, un jeu de croissants et d'étoiles complètent le tableau; sans paysage, sans figures d'êtres animés, les artistes arabes arrivent ainsi à des ensembles d'une très séduisante harmonie; la mosquée du Barbier en offre des preuves de premier ordre. Mais pourquoi tout cela n'est-il pas fait pour durer davantage? Pourquoi ces lézardes dans les plâtres non entretenus et, lacune plus triste encore, ces carreaux de faïence italienne, berquinade imbecile, pour rapiécer les vieux panneaux défoncés? Pourquoi, lorsque, cette année même, on a remis à neuf la salle du tombeau de Si Saheb, en a-t-on badigeonné les murs d'une imitation gauche de draperie, comme dans les chapelles onluminées du style jésuite? Quel piteux voisinage pour les drapeaux brodés de croissants et les ex-voto sculptés suspendus au-dessus du cercueil! Mieux que partout ailleurs, dans cette mosquée du Barbier, nous avons compris les réels mérites de l'art décoratif des Arabes, et regretté qu'une initiative indigène intelligente, provoquée au besoin par le gouvernement du Protectorat, ne s'attache pas à sauver ces traditions qui meurent, et dont la fin sera le triomphe du manœuvre sur l'artiste; avec ses monuments et ses souvenirs, Kairouan serait la capitale désignée de cette renaissance si désirable.

Notre entrée dans la ville est solennelle; nous passons sous un arc de triomphe qui porte des inscriptions de bienvenue, et le ministre s'arrête un instant, pour recevoir les compliments des Européens notables, groupe noir, d'habits et de hauts chapeaux parmi la blancheur des maisons et des vêtements indigènes; plus loin les chefs des confréries et des corporations agitent leurs drapeaux dont la hampe laisse tomber des traînes de papier découpé, comme des queues de cerf-volant; les tambours ronnent, les flûtes poussent leurs arpèges nasillards, et, sur les terrasses, les femmes arabes voilées lancent en chœur des you-you déchirants; ici les officiers sont massés à leur cercle, l'un des coins les plus gentiment hospitaliers de Kairouan; là, aux maisons juives, derrière les grilages en balcons des fenêtres, les soieries des costumes mettent des bouquets de couleurs chatoyantes; et dans la rue, entre les deux murailles de spectateurs qui se dressent les uns sur les autres, les gamins se sont mêlés au cortège, petits Arabes à la chéchia presque neuve, achetée sur la fin du dernier rhamadan, Européens aux culottes pansées de morceaux multicolores. Et c'est instructif pour nos hôtes, d'entrer ainsi en fête, bien accueillis de tous, dans cette ville sainte de l'Islam.

Kairouan a, dit-on, trois cents mosquées; très peu sont intéressantes; à part celles du Barbier et des Sabres, la seule qui mérite une visite attentive est la Grande Mosquée; elle porte le nom de son fondateur Sidi Okbah; remaniée plusieurs fois de fond en comble, elle a gardé pourtant la simplicité des premiers temps de l'Islam. Au centre, la cour carrée des ablutions, entourée de portiques; sur l'un des murs latéraux, le minaret d'où l'imam appelle les fidèles; en face, orientée vers la Mecque, la salle de prière proprement dite, qui n'est qu'une colonnade plus compliquée que celles des côtés; ainsi comprise, la mosquée n'a rien d'une église à chapelles — ce qu'elle est devenue plus tard, quand les musulmans ont construit des temples pour leurs saints; elle est une



forteresse munie d'un observatoire, avec une partie spécialement réservée à la religion : c'est l'édifice que construisent des conquérants en pays incomplètement soumis. Sidi Okbah ne s'est pas fait faute, pour bâtir sa mosquée, d'exploiter les ruines romaines des villes voisines, Hadrumète, Thysdras, Lamta : colonnes et chapiteaux de tous styles sont mêlés sans ordre, comme si l'architecte avait eu hâte de finir son œuvre : seuls les objets de décoration intérieure, le revêtement du *mihrab*, la chaire en platane sculpté, paraissent avoir été travaillés à loisir.



Après une visite aux Souks, que déjà encombre la binteloterie européenne, après une soirée d'impressions violentes, parmi les contorsions, les cris, les mutilations d'une troupe d'Aïssaouas, nous nous réunissons, le lendemain matin, à la gare du tramway Decauville, qui doit nous ramener à la côte; un coup de trompe donne le départ, et nous sommes emportés, au galop ininterrompu des chevaux, trois fois relayés sur les 60 kilomètres du trajet entre Kairouan et Sousse; l'attelage court sur une piste latérale, la plate-forme étant juste assez large pour porter la voie ferrée; au passage des oueds, — à sec aujourd'hui, — les chevaux descendent et remontent des accotements ménagés sur ce curieux chemin de halage, et, dans deux ou trois fossés plus profonds, leurs dos sont un instant au niveau de nos pieds; quand la pluie fait déborder les rivières, on attend que les eaux aient baissé; les communications sont coupées ainsi, parfois, deux ou trois jours de suite.

Bien avant d'arriver à Sousse, nous sortons des steppes monotones pour entrer dans le Sahel; le pays devient agricole, les indigènes groupés le long de la voie ont peu ou point de chevaux; les plantations d'oliviers s'alignent à droite et à gauche; nous étudierons plus à loisir, en revenant de Gabès, le régime de ce pays; pour aujourd'hui, nous ne ferons que traverser Sousse : une *Marseillaise* de bienvenue au camp des tirailleurs, un déjeuner rapide à l'hôtel, un court trajet en barque, et nous sommes à bord du *Félix Touache*, de la Compagnie de Navigation Mixte, qui va nous emmener vers le sud; le beau temps a été commandé; la mer se ride à peine de quelques plis de surface, le ciel est radieux, sans un nuage; nous regardons s'effacer derrière nous le panorama de Sousse, blanc amphithéâtre dont le pied baigne dans la mer.

Des bourgs importants de la côte, Monastir est le seul où nous ne viendrons pas au retour : saluons donc, en passant, ce port de pêcheurs. La rade s'abrite à l'est d'une péninsule rocheuse, sur laquelle sont établies des

VUES DE KAIROUAN :
 BAB-ET-TUNIS (la Porte de Tunis).
 UNE COUR DE LA MOSQUÉE
 DU BARBIER.
 UN CARRÉPOU DE LA GRANDE RUE.
 LAMPISTE INDIGÈNE.
 DESSIN DE BOUDIER.

L'ŒUVRE DE L'ÉDITEUR EST LA RÉPRODUCTION DE L'ŒUVRE DE L'ARTISTE. — L'ŒUVRE DE L'ARTISTE EST LA RÉPRODUCTION DE L'ŒUVRE DE L'ÉDITEUR.

fabriques de conserves de poissons; trois petites îles la protègent contre le vent du large. En cette saison printanière, après les pluies toutes récentes, Monastir nous paraît posée dans un nid de verdure claire, et, par-dessus les oliviers de sa banlieue, des bouquets de



DANS LE DÉSERT AU SUD DE GADÈS (PAGE 560). — DESSIN DE BOUDIER.

palmiers découpent sur l'horizon l'écran de leurs ombrelles.

Mehdia s'annonce de loin par la saillie du promontoire où elle est bâtie. Ce fut, dès l'époque romaine, un port actif, ainsi qu'en témoignent des ruines de quais et de fortifications; au temps des Fatimites, dont l'empire marque sans doute une revanche des Berbères indigènes contre les Arabes en-

vahisseurs, elle fut une des capitales du pays. Nous mouillons en rade quelques heures, pour faire l'échange des dépêches et des marchandises; mais nous ajournons à notre retour la visite de la ville; le jour baisse et la mer est si tranquille que nous dînerons en plein air. Après l'agitation de la semaine dernière, les cahots des voitures, les fantasias violentes, les hurlements des Aissaouas, une exquisite sensation de repos nous envahit; la brise du soir arrive de terre, le soleil allonge ses derniers rayons à travers les olivettes qui entourent la ville, et toutes les teintes de Mehdiâ se fondent en un rose nacré que l'ombre fonce insensiblement; il est nuit depuis longtemps, que nous sommes encore dispersés sur le pont, suivant à peine des conversations intermittentes.



NOMADES. — DESSIN DE GOTORRE.

Quand nous nous éveillons, le lendemain matin, nous sommes en vue de Sfax; un rivage bas, dominé au loin par des masses d'oliviers, annonce à notre droite les îles Kerkenna; des barques de pêche sillonnent la mer; encore quelques heures d'une navigation toujours calme, et nous arrivons en vue de Gabès; les paquebots mouillent à un mille au large, et, quelque intéressante que soit cette ville, débouché futur d'une route de caravanes sahariennes, il ne paraît pas possible, sans des frais disproportionnés, d'y creuser un véritable port: ici,

les mouvements réguliers de la mer, fait exceptionnel dans la Méditerranée, se traduisent par des marées de 2 ou 3 mètres; la côte est bordée par des courants, qui déplacent les fonds; le travail d'entretien serait presque aussi dispendieux que le premier établissement; mais l'exemple voisin de Tripoli, qui est encore le port du Sahara malgré les conditions très mauvaises de sa rade, doit donner bon courage à Gabès; il y a là une œuvre de grand intérêt, non seulement local, mais français, que poursuit avec méthode le gouvernement du Protectorat.

Depuis l'occupation française, un quartier nouveau, Gabès proprement dit, a poussé tout près de la mer; c'est par là que nous ferons notre entrée dans le sud tunisien; sur l'appontement en bois, les colons, les officiers et les fonctionnaires — Gabès est maintenant un contrôle civil — sont venus attendre le Ministre; la fanfare des *joyeux* est prête pour la *Marseillaise*; en arrière, sur la plage, les indigènes des environs se pressent, contenus par quelques gendarmes; les gamins, relevant brave-



OASIS DE DJARA. — OASIS DE MENZEL. — DESSIN DE BODIER.

ment leurs draperies, sont entrés dans l'eau jusqu'à mi-corps, pour mieux voir. La ville européenne ne se compose guère que de deux rues; elle comprend les casernes avec toutes leurs dépendances, les bâtiments des services civils et quelques logements et magasins; j'ai retenu l'enseigne d'une épicerie-bazar: « Aux Docks du Sahara ». Puis-ent, pour l'avenir de Gabès, ces mots enfermer une prédiction! Près du cercle militaire habite le général Allegro, Tunisien très français, très parisien

même, qui continue, comme gouverneur de Gabès et de l'Arad, l'intelligente collaboration prêtée dès le principe au gouvernement du Protectorat. Je dois encore un mot de personnel remerciement à M. L..., négociant en alfa, qui avait obligeamment offert au contrôle, pour les invités du Ministre, les meilleures chambres de sa maison, et nous fit, à l'un de mes compagnons et à moi, le plus aimable accueil.

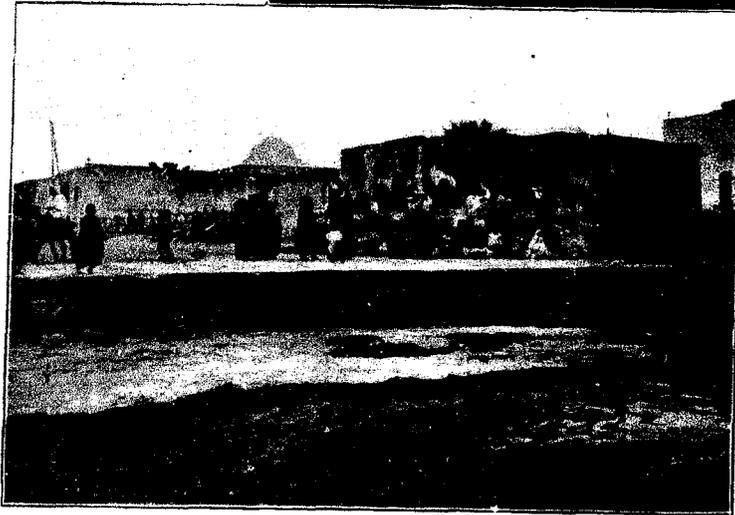
Les villages indigènes, comme c'est ordinaire en ce pays, se sont éloignés de la mer; Menzel, Djara sont à 2 kilomètres des casernes, mais les dernières maisons de Gabès atteignent presque aujourd'hui leurs premières bicoques. Comme Gabès même, ces bourgs sont bâtis en bordure de l'oasis, dont on aperçoit la verdure au bout de toutes les rues; des planches posées sur des tréteaux évitent, sauf en temps de crue, les détours trop longs pour chercher les ponts de pierre de l'oued. L'oasis s'étend d'est en ouest sur une douzaine de kilomètres; sa largeur varie entre trois et six; elle est toute découpée en jardins, et la culture y est aussi soignée que dans la

*

banlieue maraîchère de Paris. Dans le jardin du général Allegro, entre deux haies de géraniums en fleur, grands comme des poiriers de France, nous avons fait un des plus pittoresques déjeuners de tout notre voyage.

La végétation, dans l'oasis, s'étage sur trois ou quatre échelons : en bas, les légumes sont alignés en plates-bandes ; parfois de l'orge ondule au-dessus ; puis ce sont les bananiers, qui laissent pendre leur lourde fleur rougeâtre, les figuiers, les vignes, courant comme d'immenses lianes d'un arbre à l'autre ; dominant tout, enfin, les coupes des palmiers. Autour de chaque carré, des rigoles amènent l'eau ; les jardiniers traçant des branchements jusqu'aux plantes qui exigent des soins particuliers ; la terre n'est pas labourée, mais remuée à la main, avec une sorte de houe à manche court ; certain membre de l'Institut, le plus alerte des statisticiens, a voulu manier lui-même cet outil, pour mieux se rendre compte : il eût bêché toute une pièce, si nous ne l'avions entraîné.

Chenneni marque l'extrême limite actuelle



MARA. — D'APRÈS DES PHOTOGRAPHIES

de l'oasis vers l'ouest. Les maisons de ce village présentent un curieux mélange de matériaux, pierre et bois ; vues du dehors, elles montrent les masses compactes de leurs murailles, simplement percées d'une porte basse, et le torchis de la crête, malgré les cailloux qui le renforcent, est ébréché comme une scie ; les « appartements » prennent jour sur la cour centrale, carrée ou triangulaire ; ils forment deux étages, deux portiques superposés, séparés par un plancher de bois et coiffés d'une terrasse en terre

battue ; un escalier à ciel ouvert, dans la cour, donne accès aux diverses pièces ; c'est, construit en élévation, le type de ces maisons de Troglodytes, creusées dans le sol, que nous verrons au sud de Gabès.

Un des notables de Chenneni nous a reçus chez lui ; des tapis, tendus entre les colonnes, isolaient la chambre des femmes ; seules deux dames âgées, visiblement revenues de bien des choses, avaient eu la permission d'affronter nos regards : elles tissaient un burnous, accroupies sur une natte, devant un métier primitif, dont le double peigne tenait entre-croisés les fils pairs et impairs ; à coups de doigts, comme qui pince une harpe, les ouvrières faisaient passer entre ces deux séries les fils perpendiculaires. — Du rez-de-chaussée, nous fûmes invités à passer au premier, pour la collation : un large plat de couscous était posé par terre, avec des



ENTRE LAIROUAN ET SOUSSE : LE TRAMWAY DU RÉSIDENT (PAGE 555). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

LE TRAMWAY DU RÉSIDENT (PAGE 555). — DESSIN DE MADAME PAUL CRAMPEL.

jarres de lait et de vin de palmier autour ; la, vraiment, nous avons mangé le couscous à l'arabe, sans aucun accessoire européen ; quant au vin de palmier, au *lagmi*, c'est une liqueur douce, qui a la couleur, lorsqu'elle est fraîche, d'un vinaigre clair, mais qui fermente très vite. Nous devons avoir l'air assez gauches, pétrissant entre nos doigts des boulettes de couscous et buvant le *lagmi* à la régalaie ; les spahis de notre escorte, pour nous donner une leçon de tenue arabe, accommodèrent très vivement les restes de ce festin.

Nous rentrons à Gabès en flânant le long de l'oued. C'est jour de lessive, et rarement nous aurons vu pareille joie de couleurs ; les vêtements des laveuses, foutas à fond bleu rayé de jaune et de rouge, ont des imprévus étranges de draperie ; sur l'eau vaguement savonneuse flottent de longues pièces, de nuances pareilles à celles des costumes ; le mouvement des femmes, penchées en avant, laisse deviner la chute flasque de la poitrine, que parent des colliers de sequins ; des marmots emmaillottés sont déposés sur la berge, parmi les paquets de linge, et des fillettes à moitié nues s'éclaboussent dans l'eau ; le cadre est fait de chaque côté par la grisaille des murs du village et la verdure de l'oasis.

Mais il faut déjeuner vite et boucler nos valises ; il est midi : dans une heure, nous devons être en selle, et ce soir, après quarante et quelques kilomètres, atteindre Hadèje, au pays des Matmata. Le commandant Rebillot nous a prévenus : nous avons à fournir, en deux jours, 130 kilomètres de cheval ou de mulet ; mais aussi, tandis que des voitures, suffisamment suspendues, emmèneront nos compagnons seulement jusqu'à la lisière de la région des Troglodytes, nous nous enfoncerons bien plus avant dans l'intérieur, et nous verrons le *ksar* de Toujane. Je ne sais pourquoi notre aimable docteur, M. M..., et moi, nous nous étions mis en retard à déjeuner ; quand nous voulons rejoindre nos compagnons, toutes les belles montures étaient prises. Que faire ? Sur des conseils indigènes, nous nous emparons de deux mules d'aspect misérable ; M... a une bride arabe avec une selle française ; je n'ai qu'une selle, sans bride ; un gamin passe une corde autour des naseaux de ma bête, je saisis l'extrémité libre de ce piteux licol, ... et nos deux mules ont si vaillamment galopé qu'elles ont terminé la dernière étape, à vive allure, parmi les chevaux de l'escorte du Résident.

La route vers Hadèje s'élève sur de lentes ondulations, à travers un pays monotone ; des officiers montés, deux ou trois voitures légères, une bicyclette même — on en a bien vu au Soudan — nous font cortège quelques instants ; puis nous nous retrouvons seuls, dans cette plaine où par places la terre grattée annonce le voisinage

d'un douar, tandis que, sur les points culminants, des ruines de fermes romaines rappellent que le pays fut jadis mieux cultivé qu'aujourd'hui. Pas un village moderne sur cette longue route ; seulement des débris anciens ; les invasions arabes du sud, resserrées entre la mer et la montagne, ont foulé cet isthme, en détruisant tout ce qu'y avait accumulé le travail sédentaire de longues générations. Nous avons passé seulement devant la tente d'un cantonnier, dirigeant les travaux d'une équipe indigène ; infortuné du passage de notre caravane, ce brave homme avait pavoisé : des palmes, coupées aux environs, décoraient l'entrée de sa tente ; faute de drapeaux, deux bouquets de petites fleurs fraîches cueillies encadraient les initiales R. F., au crayon sur un morceau de papier. Et, nos verres pleins d'eau, nous avons trinqué de grand cœur avec ce compatriote, en prenant garde toutefois de ne pas trop boire, car la source la plus proche est à 7 kilomètres de son campement.

Vers le soir, nous en-



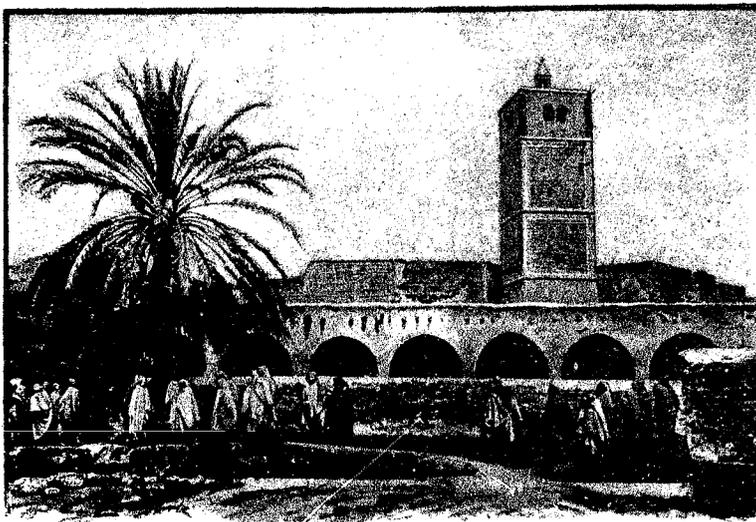
LES TROGLODYTES. — DESSIN DE BORDIER.

trons en pays de montagnes, nous sommes chez les Matmata, chez les Troglodytes si l'on préfère le nom ancien; le sol est tourmenté, profondément raviné par les érosions; des cultures apparaissent, mais rien ne dénonce les habitations des hommes, et nous sommes surpris lorsque, à un détour du sentier, nous apercevons un pavillon français flottant au sommet d'un tertre, au-dessus d'une étroite ouverture; ce tertre sera, pour cette nuit, l'hôtel de la Résidence; ce trou en est la porte cochère. Des indigènes, sortis de terre autour de nous, prennent langue avec nos spahis; emmènent nos montures,

et, pendant qu'on décharge nos mulets de bât pour « faire la soupe », nous allons visiter le village.

Hadéje, Matmata-Kebira, Teschin, sont construits ou plutôt creusés de même; pour en avoir une exacte idée d'ensemble, il faudrait planer au-dessus, dans la nacelle d'un ballon: le sol se montrerait alors bosselé de mamelons posés sans ordre et tous évidés intérieurement d'une cave cubique. Il est recommandé, dans ces villages troglodytes, de ne pas se promener la nuit sans lumière, car on marche littéralement sur des toits, et nul parapet n'est dressé pour prévenir une chute dans les cours; on pourrait de même, accident moins redoutable, descendre par la trappe béante d'un grenier sur des tas d'orge ou dans une citerne.

Entrons dans une de ces taupinières: un boyau fort étroit, trop bas pour qu'on y passe debout, conduit de l'extérieur dans la cour centrale; au milieu sont amassées des provisions ménagères; de grandes jarres en tissu d'alfa appelées *rounia* servent de silos; dans les murs latéraux, des ouvertures carrées sont les portes et les fenêtres des diverses pièces de la maison: on monte au grenier à l'aide d'une corde et de petites coches pratiquées dans le mur. Une simple excavation sans profondeur est la cuisine; pas besoin de cheminée, puisqu'on est en plein air, une longue trace noire montre seulement le chemin ordinaire de la fumée; l'écurie est un peu plus enfoncée, deux ânes et quelques chèvres y tiennent assez largement; mais tous les soins de l'architecte se sont concentrés sur le logis du ménage; le plafond est voûté, le sol nivelé, enfin quelques meubles décorent la chambre, au mur du fond sont accrochés les objets d'usage domestique, des casseroles, des pots de terre, des cuirs en haillons, harnais des bêtes de somme; le lit, dressé au milieu de la pièce, fait face à la porte; le sommier, les matelas, le traversin, se résumant en un treillis de roseaux, avec un paquet d'alfa pour oreiller; le tout repose sur deux cadres en bois, élevés de



GIENNEM (PAGE 558). — DESSIN DE GOTOJIDE.



INTÉRIEUR D'UNE ZAOUIA. — DESSIN DE BOUDIER.

50 centimètres environ, et que l'on agrémente — du côté extérieur seulement — de badigeons et d'incrustations; un berceau, réduction du même type, est réservé aux enfants du premier âge; les adultes et les vieux parents dorment ordinairement par terre sur des nattes, et leur santé n'en paraît pas compromise. Ne cherchez pas, dans ces habitations, le petit local que l'on ménage, à Narbonne, dans toutes les maisons neuves; la nature est immense. et les *kranfous*, ou scarabées fouilleurs (soyons polis), sont des nettoyeurs incomparables.... Et nous étions reportés très loin en arrière, par le spectacle de ces intérieurs, les mêmes depuis tant de siècles.

Notre couvert fut mis ce soir-là dans une cour très propre, aux murs blanchis à la chaux; nous étions dans une maison neuve, affectée au service d'un « officier de renseignements » qui réside à Hadèje: on nomme ainsi des officiers détachés de l'armée de France, à qui revient la tâche difficile de développer nos intérêts parmi les populations voisines de la Tripolitaine et placées au seuil de notre arrière-pays saharien: leurs camarades, qui commandent à Zarzis, à Médenine, à Tatahouine, des détachements de spahis ou de *joyeux*, sont associés à leur œuvre et méritent, au même titre, nos éloges: tous ceux que nous avons rencontrés nous ont paru sérieux, travailleurs, fiers souvent de leur commandement d'avant-garde, tout résolument pacifique qu'il soit et quelques sacrifices de recueillement personnel qu'il exige. C'est un plaisir pour moi que d'en rendre ici témoignage, en souvenir de très obligeantes et très instructives causeries.

Les notables de Hadèje se sont chargés de nous offrir, à dîner, un spectacle supplémentaire: ils viennent leur caïd en tête, présenter au Ministre une requête contre la prochaine application à leur tribu du service militaire. Le caïd est un robuste vieillard; drapé dans un burnous mauve: il porte en double sa décoration du Nicham, parce que le bey défunt l'avait nommé officier et le bey actuel commandeur: cela ne fait-il pas deux distinctions? Il expose assez paisiblement ses doléances, par l'intermédiaire d'un interprète dont le commandant Rebillet, au besoin, complète et corrige la traduction: ces indigènes ont peur que leurs enfants ne soient maltraités à la caserne: mais ils craignent plus encore de fournir un service dont une tribu voisine, qu'ils n'aiment guère, serait dispensée. Le Ministre s'empare de ces arguments: non, les soldats ne sont pas maltraités par les Français: non, la tribu en question n'est pas dispensée du service: celles-là seules n'en doivent pas, qui assurent à l'extrême frontière tripolitaine la police du pays: mais combien cet office n'est-il pas plus pénible? D'ailleurs la conscription ne prend que peu d'hommes aux tribus tunisiennes; plus grand sera le nombre des tribus participantes, moindre pour chacune le sacrifice à consentir: enfin, le gouvernement s'occupe — et c'est la première fois depuis longtemps! — des besoins du pays, il fait tracer des pistes et capter des sources, on doit s'en montrer reconnaissant, en acceptant, de bonne volonté, quelques charges légères. La discussion se prolongeait; elle eût duré la nuit entière, si le commandant n'avait, d'un petit discours de grognon bienfaisant, congédié ces indigènes déjà souriants et demi-convaincus. Ils se plieront facilement au service militaire, dès qu'ils auront vu leurs premiers conscrits revenir bien portants après leurs deux années de caserne, car ils craignent encore que, une fois pris, on ne les garde toujours: l'exactitude des libérations a beaucoup surpris et vite rassuré les tribus qui ont été les premières astreintes au service: il en sera de même chez les Matmata.

Notre sommeil, sur des tapis aspergés de pyrèthre, fut assez tranquille. Après des ablutions en commun, dans notre cour, nous montons en selle de bon matin: nous avons à fournir plus de 50 kilomètres en pays accidenté, où il faut souvent aller au pas. Chemin faisant, nous étudierons les procédés agricoles des indigènes: ce sont vraiment de bons cultivateurs, et l'on peut dire qu'ils ne perdent pas un pouce de terre: les ravins, où les eaux ruissellent en temps de pluie, ont été par leur industrie transformés en paliers étagés: d'abord un petit mur en pierres sèches, tout en haut, retient l'eau qui descend sur la montagne: cette eau colmate, renforce ainsi la digue, et l'on élève ensuite le mur jusqu'à ce qu'une couche suffisante de terre végétale se soit accumulée derrière: puis on répète l'opération plus bas, de sorte que tout le limon entraîné par la précipitation de la pluie est réparti, par le seul jeu des eaux, sur des surfaces planes et de culture aisée: au milieu des montagnes arides, on aperçoit ainsi des escaliers de verdure: en bas, au large du ravin, un champ d'orge, où rougissent au printemps des milliers de coquelicots; puis, en remontant vers la source, quelques oliviers, des figuiers, un palmier enfin, tout seul sur la haute marche: et ces indigènes n'arrêtent pas l'appropriation du sol lorsqu'ils ont atteint la limite de leurs besoins, ils travaillent toujours à de nouvelles conquêtes; nous avons passé près de plusieurs barrages en construction: ces gens-là sont, dans toute la force du terme, une race de paysans.

Nous nous sommes arrêtés un instant à Matmata-Kebira, la capitale de la contrée, centre d'une population de deux à trois mille habitants; là est l'école indigène, la *zaouia* de tout le pays, fondée au milieu du siècle dernier par le pieux Sidi Moussa, dont descend le cheik actuel du village; on y élève une cinquantaine d'enfants, et les frais de leurs études sont faits, à tour de rôle, par toutes les fractions de la tribu; les écoliers, marmottant leur Coran, sont assis dans des niches, sous les galeries intérieures; une bibliothèque, soigneusement verrouillée, abrite quelques livres de prières; une porte en pierre ciselée donne accès dans la petite mosquée de l'école; au centre de la cour, sur un terre-plein tapissé de faïences, est un cadran solaire, dont une inscription fixe l'établissement à l'année 1177 de l'hégire. La verdure d'un oranger, poussé seul au milieu des dalles, fait tache sur les murailles blanches.

Nous quittons le village pour aller déjeuner à quelque distance sous un olivier: des viandes froides et du

couscous, menu de grande excursion, auquel notre appétit fait honneur; la planche qui sert de table étant trop petite pour tous les convives, les moins qualifiés de la bande s'assoient par terre, et ce n'est pas dans le coin des « bébés » que l'on est le plus triste : nous avons fait, dans toute la tournée, peu de repas aussi gais; puis, pendant que, leur cigarette éteinte, quelques-uns s'allongent pour la sieste, une conversation générale s'engage entre les autres, autour de petits verres de fine champagne; car nous aurions pu manquer d'eau, mais jamais de liqueurs!



VILLAGE DES BENI-ZELTEN (PAGE 561). — DESSIN DE BOUDIER.

Il faisait très chaud, les vestes étaient entr'ouvertes, les casques penchés en arrière; près de nous, des indigènes dormaient, assis sur leurs talons, les brides de nos chevaux passées entre les doigts. Excités sans doute par la contradiction ambiante, nous en vinmes à parler de la Suède, où M. Millet a représenté la France; il nous en racontait les goûts littéraires, marquait les fortes qualités de cette race, montrait, à côté d'elle, le Norvégien actif et insinuant: M. Perrot, la tête abritée sous le burnous d'un spahi, donnait la réplique au Ministre, et je crois bien que l'un d'entre nous porta la santé du roi Oscar. Nous fûmes restés longtemps, sous cette atmosphère lourde, à deviser des pays froids, si notre chef d'état-major, toujours ponctuel, n'avait, à l'heure dite, sonné le boute-selle; pour arriver à Toujane, nous devons pendant plus de 20 kilomètres parcourir un plateau d'alfa, paysage très peu varié, que le Ministre, pour nous en atténuer, dit-il, l'impression monotone, nous fit traverser en deux heures, au grand trot. La descente sur Toujane nous a dédommagés; un sentier aux lacets raides serpente aux flancs rocaillieux de la montagne; les ruines d'un village, dont les murailles se dissimulent dans la couleur grise de la falaise, sont nichées tout au sommet, comme la Kessera, que nous avons vue l'autre jour; à mi-côte, de part et d'autre du ravin, des quartiers se sont construits, indiquant que cette population quitte peu à peu ses refuges aériens pour redescendre vers la plaine.

Toute l'histoire du pays est écrite, en vivant tableau, le long de cette montagne: jadis les Berbères indigènes cultivaient leurs champs; ils avaient de l'orge, des dattes, du lait; telle était la tranquillité du pays, telle la mutuelle confiance des habitants, que les travailleurs de la campagne renvoyaient toutes seules, jusqu'aux maisons, les bêtes de somme portant les fruits. Or une femme s'aperçut un jour qu'en arrivant à sa porte son âne n'avait plus charge pleine: on avait volé en route; et de proche en proche la nouvelle se répandit: l'ennemi est au pays. Les champs dès lors cessèrent d'être cultivés; la plaine perdit ses habitants, et, sur les pics abrupts de la montagne, les fugitifs bâtirent des *ksour*, retraites faciles à défendre. L'Arabe envahisseur n'était pas montagnard: il défila longtemps sur l'isthme de Gabès, mais n'attaqua pas les nids d'aigle des Berbères; et peu à peu, quand le flot de l'invasion se fut arrêté, ceux-ci quittèrent leurs rochers, pas à pas, pour reconquérir la plaine. Dès le xvi^e siècle, la puissante tribu des Oughamma reprenait possession de ses antiques territoires: mais la vie des montagnes avait fait de ses hommes des chasseurs, des piétons infatigables; ils furent longtemps la terreur de leurs voisins de la plaine, en Tunisie comme en Tripolitaine; fixés aujourd'hui, ressaisis en quelque sorte par une réaction d'hérédité, ces Oughamma reviennent à leurs antiques coutumes de cultures sédentaires. Les Matmata n'ont pas encore eu la force de les imiter; ils n'ont descendu que la moitié de la montagne; mais, mieux servis maintenant par la paix française, ils sauront bientôt atteindre la plaine, eux aussi; le vieux Toujane, en ruines au sommet de la montagne, indique qu'ils ont cessé de se sentir persécutés.

Nous agitions ces réflexions en dévalant à pied sur les raidillons de la route, nos chevaux tenus en laisse, derrière, par des indigènes. Notre longue procession se déroulait sur la pente, trois nègres en avant, orchestre criard d'une flûte, d'un tambour et d'une caisse; le Ministre et notre bande ensuite, tous gris de poussière, puis le peloton de nos montures, et tout autour, sautant pieds nus sur les pointes des pierres, coupant au droit à travers les lacets, des indigènes armés de bâtons, de longs fusils, de pistolets, tous enveloppés d'une large pièce de laine blanche qui couvre la tête et ne laisse voir sur le front qu'une mince bordure rouge de chéchia.

Nous faisons halte sur un plateau, d'où la vue s'étend au loin, et grignotons quelques dattes en buvant du lait aigri ; de la plaine monte en tourbillonnant un nuage de sable dont la lourde couleur de plomb s'éclaire par places aux rayons du soleil d'une poussière rougeâtre ; le tourbillon chemine, très nettement, vers le sud, précédé d'une petite trombe annexe qui lui fait avant-garde ; et nous le regardons s'éloigner, en pensant au légendaire simoun, qui engloutit les caravanes. Cependant quelques indigènes se sont avancés ; eux aussi parlent de leur pauvreté, plaignent leurs enfants qui vont être appelés au service militaire ; ils discutent posément, sans haine ; comme dernier argument, le Ministre appelle un des spahis de notre escorte, un gars superbe, et lui demande de déclarer à ses compatriotes s'il est malheureux chez les Français ; oh ! que non pas ; bien manger tous les jours, galoper sur un bon cheval, n'est-ce pas un sort digne d'envie ?... Et cette petite leçon de choses vaut de très longs discours.

Nous avons achevé la descente de la montagne ; nous sommes maintenant dans le lit d'un oued desséché, où nous cheminerons jusqu'après du village des Beni-Zelten ; c'est, sur la fin plus fraîche de l'après-midi, une chevauchée délicieuse ; on dirait une allée de parc sablée à dessein ; bientôt nous traversons des cultures, des champs d'orge, de belles olivettes ; nous remontons sur une colline, et les Beni-Zelten apparaissent, bourg composite, où les terriers de Troglodytes s'enfoncent parmi des maisons de pierres, assez bien construites, ouvertes sur des rues tortueuses par des portes à plein cintre ; du fondouk où nous descendons, les habitations s'étagent au-dessus de nous comme les gradins d'un amphithéâtre. Après avoir décrit une longue boucle vers le sud, nous sommes revenus ce soir à la hauteur de Hadèje ; nous n'aurons, demain matin, que 42 kilomètres à faire pour trouver notre déjeuner servi chez le général Allegro.

Près de rentrer dans la vie civilisée, nous faisons, avant de nous coucher, d'assez bruyants adieux à la vie nomade ; M. Perrot est logé à la Résidence, je veux dire dans la mieux nettoyée des pièces du fondouk ; quelques-uns de nos compagnons, justement alarmés des symptômes reconnus dans notre dortoir, s'étendent à la belle étoile, enveloppés d'un burnous ; mais nous sommes encore huit qui décidons d'affronter tous les ennemis sur les nattes qui nous ont été préparées ; sagement, d'abord, nous promenons de tous côtés nos soufflets à pyrèthre ; puis, grisés sans doute par cette poudre, nous nous emparons des paquets de réserve ; et ce n'est plus une aspersion, mais un véritable arrosage et bientôt une mutuelle mitraille ; tard M. Lamy fait entendre la voix de la raison, et comme un dernier projectile a éteint notre bougie, nous essayons de dormir ! Vœux superflus ! Que vaut en effet la force d'Hercule contre la multitude des Pygmées ? De très bon matin nous étonons debout, et battions à grands coups, dans la cour du fondouk, jusqu'à nos vêtements les plus intimes ; les autorités logées à la Résidence — démocratique symbole — avaient été dévorées comme nous.

Quelques heures plus tard, nous rentrons à Gabès, par une route semblable à celle de l'avant-veille, vers Hadèje ; nous retrouvons nos compagnons revenus de leur course en voiture, et dans l'après-midi nous étions à bord du *Félix Touache*, retour de Tripoli et Djerba ; sur l'appontement se pressaient, comme à l'arrivée, civils et militaires, et, nous rappelant la cordialité des réceptions officielles, l'obligeance des accueils particuliers, le charme rude et pénétrant de ce pays, nous mêlions à nos adieux une espérance, disant à tous au revoir !

(A suivre.)

HENRI LOREN.



MEDHIA (PAGE 556). — DESSIN DE BOUDIER.



FEMMES JUIVES A SOUSSE. — DESSIN DE GOTORDE.

PROMENADE EN TUNISIE¹,

PAR M. HENRI LORIN.

IV

Sfax et les terres salines. — Le Sahel. — Mehdia; visite d'El Djem. — Sousse. — L'Enfida. — Retour à Tunis.



ENFANTS JUIFS. — DESSIN DE GOTORDE.

Nous allons terminer par le Sahel notre excursion en Tunisie; c'est la zone maritime, qui commence aux terrasses orientales du cap Bon, et dont Sfax marque au sud l'extrême limite; région prédestinée de l'olivier, mais propre encore à bien d'autres cultures, le Sahel est une des parties riches et peuplées de la Tunisie; les habitants en sont, pour la plupart, des Berbères depuis longtemps sédentaires, race industrielle et dure au travail, qui déjà comprend les bénéfices de l'occupation française et nous fournira nos meilleurs auxiliaires pour la rénovation économique de la Régence.

Nous mouillons devant Sfax au petit jour, à trois milles en mer; les fonctionnaires du contrôle, aussitôt montés à bord, nous apportent le programme de la réception; c'est plein de promesses, et, pour commencer, nous aurons autour du *Félix Touache* une fantasia navale; voici, en effet, remorquées par des chaloupes à vapeur, deux longues files de barques de pêche; elles se détachent de la ligne lointaine du rivage, devant laquelle d'autres bâtiments, à l'ancre, mettent un réseau confus de voiles et de mâts; la ville, à la distance où nous sommes, apparaît comme un pâté blanc, avec, en avant, des masses plus sombres: ce sont les hangars qui entourent le vieux port et les remblais en construction qui encadreront le nouveau.

La flottille avance; nous distinguons maintenant l'armature des barques, qui sont les traîniers des pêcheurs des îles Kerkenna. Vingt-vingt ou trente personnes peuvent prendre place dans ces embarcations non pontées, arrondies à l'avant comme les gabares des canaux de Hollande, et munies de deux mâts,

1. Suite. — Voyez p. 529, 541 et 553.

l'un droit à l'avant, l'autre, au centre, incliné vers l'arrière; elles manœuvrent avec deux voiles, un foc et une cape. tiennent très bien la mer et, malgré leur forme lourde, prennent facilement le vent. Les marins sont debout sur leurs bancs, et saluent en agitant des drapeaux; ce sont des hommes vigoureux, trapus, bronzés par le soleil et l'embrun, coiffés d'un large turban et vêtus d'une gandoura brune, sans burnous: ils sont en costume de travail, et vont en effet travailler devant nous; ce n'est pas que la manœuvre soit difficile, la mer est au calme plat, et les remorqueurs, habilement conduits, embrouillent autour de nous les files de leurs barques, sans que les équipages aient même à surveiller le mouvement; mais la plupart de ces pêcheurs sont des Aïssaouas: ils ont apporté les objets nécessaires pour nous donner une séance, et nous aurons la rare bonne fortune de voir leurs exercices en plein air, en pleine mer même; tous les accessoires sont à bord: les instruments de musique destinés à rythmer les mouvements préparatoires, les tringles affilées dont on se perce les joues, les sabres et les raquettes épineuses de cactus; dans l'ordre normal, toute la cérémonie se déroule sous nos yeux: elle ne diffère pas sensiblement de celle de la semaine dernière, à Kairouan; mais nous comprenons mieux encore comment ces corporations religieuses ont pénétré dans la vie journalière des indigènes, en voyant les confrères, au sortir de l'épreuve et du sommeil hypnotique, reprendre aussitôt leur place et, s'il y a lieu, mettre la main à la manœuvre.

Pour terminer, les barques se rangeront sur deux lignes, et nous les passerons en revue; le vapeur des ponts et chaussées, le *Fresnel*, sur lequel nous sommes descendus, déborde le *Félix Touche*, et s'avance à petite vitesse, entre deux files de Kerkenniens; tous ces braves pêcheurs ont pavoisé leurs barques; ceux qui n'avaient pas de pavillons ont hissé sur leur poupe un mouchoir rouge, auquel il ne manque que le croissant pour représenter exactement le drapeau beylical; ils ont apporté leurs fusils, et nous poursuivent d'assourdissantes décharges: il n'y aurait pas de vraie fête, en ces pays, si l'on ne brûlait de la poudre.

En approchant du port, entre les bouées qui jalonnent le chenal provisoire, nous passons devant un groupe de bâtiments grecs, venus de l'Archipel pour la pêche: plus allongés et plus fins que les trainières de Kerkenna, ce sont de jolies goélettes aux mâts chargés de voiles latines, et dont la coque est peinte de couleurs claires, jaune, bleue ou rose, coupées de lignes noires, comme les caisses des anciennes calèches: ils ont fait, semblait-il, un brin de toilette en notre honneur, et hissent devant nous leur pavillon blanc à raies bleues.

Les travaux du port sont activement poussés; Sfax est une ville d'industrie arabe prospère: les environs se transforment de jour en jour par l'extension des cultures d'oliviers, et le trafic des phosphates de Gafsa doit fournir aux chargeurs, d'ici deux ans, un fret considérable; la compagnie chargée des travaux est celle qui a déjà creusé le port de Tunis et remanie actuellement celui de Sousse; les fonds étant très stables, à Sfax, de simples dragages suffiront pour assurer aux bateaux, en zone abritée, des profondeurs fixes de 6 m. 50; les déblais, refoulés dans les tuyaux, élèvent peu à peu les dunes entre lesquelles sera pratiqué le chenal; il est notable que la rade de Sfax est ordinairement calme, la houle et le vent du large étant brisés par l'obstacle des îles Kerkenna.

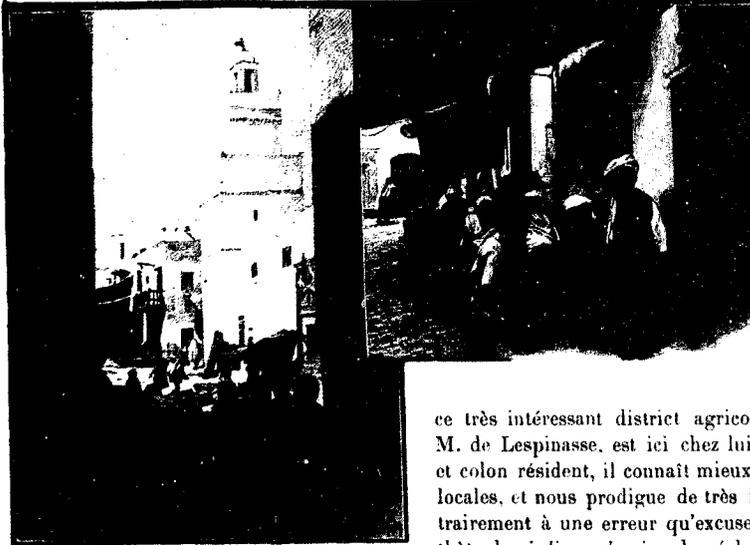
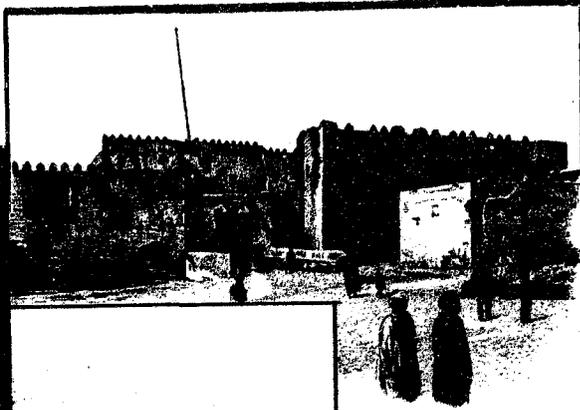
Notre entrée à Sfax, moins la cavalcade, a été aussi brillante que celle de Kairouan: du port au bureau du contrôle, où nous nous arrêtons, nous marchons sous des guirlandes, entre des drapeaux: deux haies touffues de spectateurs s'écrasent sur notre passage, si denses que les gendarmes ont de la peine à faire respecter le cortège; aux maisons voisines de la ville européenne, poste, cercle des officiers, hôtel de France, les terrasses et les fenêtres sont bondées de curieux; les enfants des écoles, garçons et filles, sont au premier rang de la foule, et c'est plaisir de voir ces bambins, d'origines si diverses, s'associer à une manifestation commune en l'honneur du premier magistrat français de Tunisie: leurs maîtres sont tous parmi eux, laïques français et indigènes, maristes aux longues redingotes, bonnes sœurs empressées à faire valoir les bouquets que doivent offrir leurs élèves: et quelques-uns des petits garçons nous jouent une *Marseillaise* de fanfare qui nous a touchés plus que bien d'autres.

Pour juger l'ensemble de la topographie de Sfax, nul observatoire ne vaut la terrasse de la riche maison arabe où Si Djellouli, le distingué caïd actuel, nous a conviés pour une exquisite collation; la ville n'est pas, comme Sousse, bâtie en amphithéâtre, mais presque plate, écrasée au bord de la mer; ses fortifications laissent libre un rivage assez étendu, où s'est élevé le quartier européen, mais le trait caractéristique est, autour de l'agglomération centrale, la dispersion des villas à travers les jardins; Sfax n'est pas tout entière en elle-même; à la différence des Gabsi dans leur oasis, les Sfaxiotes ont dans la banlieue leur habitation de campagne en même temps que leur domaine de rapport.

Il suffit d'errer quelques heures dans les rues de la ville indigène pour se convaincre de la richesse de Sfax: dans les souks, les ateliers de forgerons sont particulièrement actifs; là sont fabriquées les charrues, ainsi que les divers outils nécessaires à la culture de l'olivier; M. L..., qui avait fait à Gabès une expérience de jardinage, a voulu manier un marteau dans une forge de Sfax; comme il n'a pas négligé d'ailleurs de goûter aux raquettes de cactus que mangent les Aïssaouas, il emportera de son voyage une collection pas banale de souvenirs personnels, et nous une idée très vive de son énergie et de sa bonne humeur.

Beaucoup de maisons arabes, à Sfax, sont belles et bien décorées; les portes extérieures sont ornées, non plus seulement de dessins de clous, mais de ferrures compliquées, véritables arabesques de métal; des faïences du meilleur style indigène encadrent les battants et les croisées; nous en avons vu, chez le gouverneur, d'aussi remarquables que celles de la mosquée du Barbier, formant des panneaux dont les verts, notamment, n'ont

paru profonds et solides: le plafond, dans la même salle, est cloisonné d'épais madriers, peints d'entrelacs de couleurs variées sur fond rouge. Puis, jetant un regard furtivement



VUES DE SFAX. — DESSIN DE BOUDIER.

dans les patios de maisons entre-bâillées, nous avons aperçu des dalles soigneusement jointes, des colonnades de marbre, aux chapiteaux ciselés, des vitraux recouverts de fins grillages de plâtre; il règne dans toute cette ville un goût de luxe et de confort. C'est aussi que les Sfaxiotes sont très entreprenants; on en rencontre à travers toute la Tunisie, merciers ou épiciers ambulants, qui portent de marché en marché leur pacotille, à dos de mulet.

Un apéritif au cercle militaire nous a préparés au lunch du gouverneur, qui n'est lui-même qu'une préface, car nous devons déjeuner à Ain-el-Meil, à la limite actuelle des terres *sialines* complantées en oliviers; nous aurons tout le loisir d'étudier en chemin, sur une vingtaine de kilomètres,

ce très intéressant district agricole; un de nos compagnons, M. de Lespinasse, est ici chez lui; colon des environs de Sfax, et colon résident, il connaît mieux que personne les conditions locales, et nous prodigue de très instructives explications. Contrairement à une erreur qu'excuse la consonance du mot, l'épithète de *sialines* n'a rien de géologique; elle s'applique simplement aux terres qu'un ancien bey, du xvi^e siècle je crois, a concédées à la famille Siala; ces privilégiés, ignorant l'immense

fortune qui leur était remise, se bornèrent à faire mesurer quelques champs autour de Sfax, et, jusqu'à nos jours, la majeure partie de la concession resta en friche; récemment, des descendants ayant tenté des occupations

nouvelles, le ministre Khéreddine fit révoquer la donation, et de très grands domaines se trouvèrent ainsi vacants; sur le caïdat de Sfax, qui est étendu d'un demi-million d'hectares, la population indigène des Métellits avait pris l'habitude de circuler en toute liberté, poussant ses troupeaux de place en place et faisant de tout le pays une terre de parcours.

Le service des domaines de Tunis poursuit méthodiquement aujourd'hui la reconnaissance des terres sialines, en vue de les ouvrir à la colonisation; la difficulté principale consiste à fixer les Métellits, en leur créant des réserves suffisantes pour leur entretien et celui de leurs troupeaux: la compagnie des phosphates de Gafsa, comme subvention à la construction du chemin de fer de la côte, aura 30 000 hectares de terres sialines; les travaux actuellement en cours délimiteront de plus 20 000 hectares, et, depuis déjà plusieurs années, tous les environs immédiats de Sfax sont appropriés. L'Etat vend les terres alloties *dix francs l'hectare*; l'olivier



FANTASIA À SFAK. — DESSIN DE MADAME PAUL GRAMPEL.

planté sur ces terres n'est en plein rapport qu'au bout de dix ans; il faut donc attendre longtemps les revenus; mais les conditions d'acquisition et de mise en valeur sont si favorables qu'il y a là, soit pour des capitalistes isolés, soit pour des associations de petits capitaux, un placement très digne d'attention; l'unique condition du succès est le choix d'un bon gérant.

Au sortir des remparts de Sfax, la route que nous suivons traverse d'abord des jardins; ce sont les propriétés rurales des commerçants de Sfax; ils y ont une petite maison, où ils viennent souvent coucher; ils cultivent là des légumes, des arbres fruitiers et particulièrement des amandiers; des puits ou des citernes fournissent l'eau en quantité suffisante; des murs de terre, couronnés de cactus épineux, bornent les domaines. Au delà des jardins, commencent les olivettes, plantées en rangs très serrés d'abord, ce sont les plus anciennes, puis de plus en plus clairsemées, au point que les plantations récentes ne comptent guère que vingt ou vingt-cinq arbres à l'hectare; on voit dans quel sens il faut entendre le mot, courant en Tunisie, de *forêt* d'oliviers. Cette culture devient, chaque jour, plus scientifique; dans les premières années, on sème entre les oliviers des céréales, surtout de l'orge; mais, dès que l'arbre est en plein rapport, on le laisse seul maître de la terre, et de faibles pluies annuelles suffisent alors à l'entretenir; la taille est une opération très délicate; jadis on faisait pousser l'arbre en dôme; aujourd'hui les oléiculteurs de Sfax préfèrent une taille en calice, qui creuse le centre et répartit mieux les influences atmosphériques sur toutes les parties de la ramure.

PROMENADE EN TUNISIE.

Empierrée d'abord, notre route n'était plus qu'une piste sableuse, où nos voitures s'embourbaient à chaque pas; c'était presque humiliant, cette marche intermittente, quand nous commençâmes à défiler entre les cavaliers Métellits, rangés des deux côtés du chemin; nous arrivons, par petits paquets, et nous mettons à table sous une grande tente, sans les derniers retardataires, car nos minutes sont comptées, et le menu, franco-arabe, est menaçant; j'ai gardé longtemps le goût d'une *chekchouka*, redoutable composition d'œufs, de tomates et de piments.

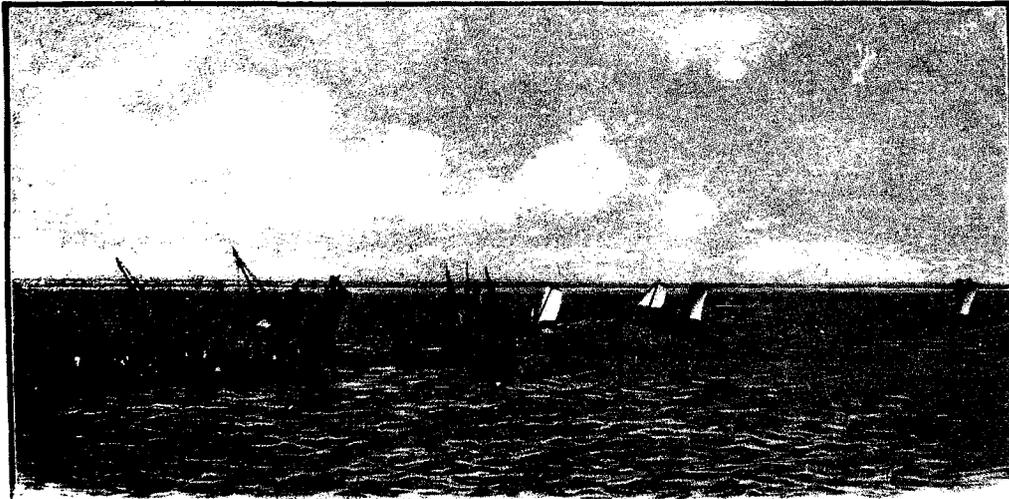
Assis auprès de leurs chevaux, sous le soleil cuisant, les Métellits ont attendu patiemment la fin de notre repas, pour nous donner après une fantasia originale, avec des mouvements d'ensemble; cavalier par cavalier d'abord, puis deux à deux, quatre à quatre, enfin par escadrons en masse, ils gravissent au galop la rampe pierreuse du haut de laquelle nous dominons le pays; ils vont s'arrêter sur l'autre versant, au milieu des cailloux, sur lesquels buttent les chevaux; nous sommes ici sur une terre trop rocheuse pour l'olivier, mais à nos pieds, indéfinies dans la direction de Sfax, les plantations alignent leurs rangées, et cette colline n'est qu'un flot de mauvais terroir dans un district cultivable qui peut être encore beaucoup étendu vers l'ouest. Quelques tramways établis sur les plus importantes des pistes qui partent de Sfax en éventail activeraient la colonisation à travers ce pays, frayé sans doute, mais où la nature sablonneuse du sol rend les transports difficiles.

Les progrès accomplis déjà montrent quelles sont les qualités des colons fixés à Sfax; on sent, autour de cette ville, la continuité, l'intelligence de leurs efforts. M. de Lespinasse l'a dit, en termes excellents, à la réception qui nous fut faite avant notre embarquement: A Sfax, on ne s'attarde pas à d'irritantes et vaines querelles politiques, on veut seulement travailler... On y réussit fort bien aussi, pensions-nous tous en remontant sur le *Fresnel* qui nous ramenait à bord; les contrôleurs, des officiers, de notables habitants nous accompagnent jusqu'au *Félix Touache*; nous trainons à la remorque deux grandes trainières de Kerkenna, l'*amin* des pêcheurs debout parmi des musiciens, au pied du mât d'avant; nous revoions les travaux du port, et, pendant que la ville se tasse et se fait petite derrière nous, la conviction s'établit plus nette et plus explicite en notre esprit qu'elle mérite et peut se promettre un brillant avenir.

Nous quittons le *Félix Touache* à Mehdia, le lendemain matin, non sans remercier le capitaine, qui s'est multiplié, ainsi que son équipage, pour nous rendre agréable le séjour à son bord; la mer nous a été si clémente, que nous avons pris tous nos repas sur le pont et que nul d'entre nous n'a eu à proposer de spécifique contre le mal de mer; c'est presque à regret que nous reprenons pied sur terre, mais il nous faut maintenant traverser le Sahel proprement dit par Mehdia, El Djem qui déjà confine aux steppes, Djemal, Sousse et l'Enfida; nous voyagerons en landau, comme au début de la tournée, et les spectacles nouveaux ne nous manqueront pas.



CAVALIER SOUASSI. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.



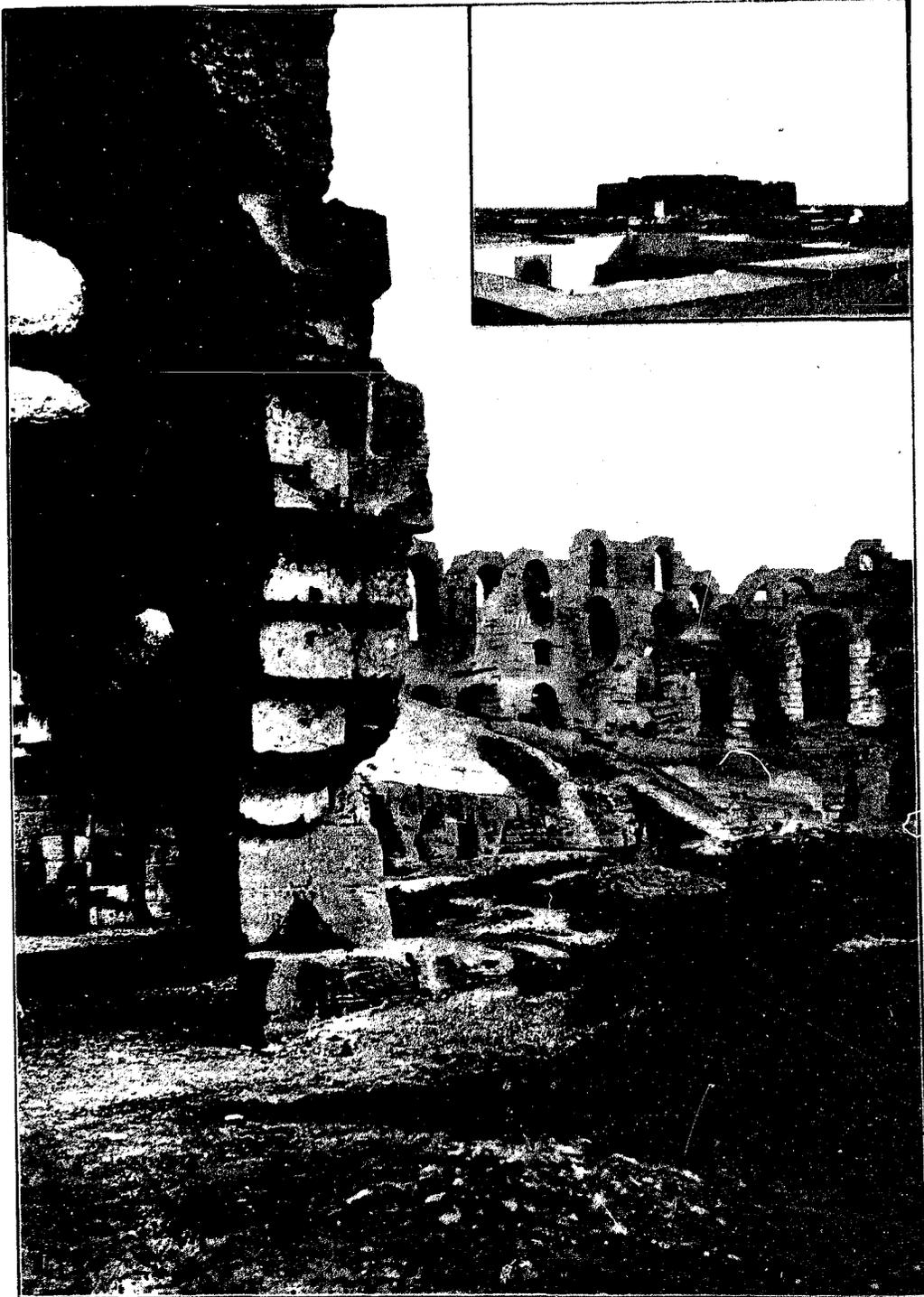
FANTASIA NAVALE. — DESSIN DE BOUDIER.

Mehdia est cette coquette petite ville, allongée sur un mince promontoire, que nous avons remarquée l'autre jour, en descendant vers le sud : elle nous a fait un accueil particulièrement cordial et gai. Comme nous arrivons de bonne heure, c'est un *chocolat d'honneur* qui nous est d'abord offert, très confortable, entouré de liqueurs douces et de brioches, avec concours d'un violon, d'un violoncelle et d'une guitare qui jouent la *Marsillaise* entre deux valses. Nous écoutons le toast très sage, très substantiel du vice-président de la municipalité : Mehdiâ est une ville en pleine croissance ; elle exploite des carrières de pierre, elle est le port d'une zone maritime très poissonneuse et fabrique déjà des conserves ; dans ses environs, les terres sont excellentes pour l'olivier, pour les fèves, pour les céréales, orge, blé, dont les épis montent au delà de 1 m. 20, et rendent 16 pour 1. La ville n'a pas la prétention de solliciter du gouvernement de grands travaux, comme Tunis, Sousse ou Sfax ; plus modeste, elle demande quelques dragages pour avoir un port creusé à trois mètres, un aqueduc qui dispense les habitants de boire l'eau de puits, souillée au voisinage des usines d'huile ; plus tard elle espère qu'un tronçon de chemin de fer vers El Djem et le pays des Souassi lui assurera le débouché de cette fertile région.

Devant la petite halle qui nous a servi de salle à manger, des indigènes nous donnent un divertissement : trois ou quatre hommes, armés de tromblons, jonglent avec ces armes, les font tourner sur leurs mains, sur leur cou, les chargent presque à la volée et nous assourdissent de leurs détonations ; pour gambader plus à l'aise, ils ont quitté leurs babouches, déposées en tas sur la place ; ces artistes sont des habitants de Mkalta, gros bourg du Sahel à 25 kilomètres au nord de Mehdiâ ; simples agriculteurs, de leur profession, ils sont invités dans toutes les fêtes arabes de la contrée pour donner une représentation. Aujourd'hui toute la population de Mehdiâ fait cercle autour d'eux ; notre coin est abrité par la muraille et la tour d'une fortification sarrasine, à laquelle la halle est adossée ; mais les spectateurs indigènes, aussi bien que les acteurs, sont en plein soleil ; un petit marabout, isolé au milieu de la place, sert de tribune de choix aux plus agiles ; les autres sont rangés en rond, derrière les chevaux des gendarmes ; ce sont des cultivateurs, berbères d'origine, à la figure largement arrondie, coiffés d'un épais turban ; les porte-drapeau des corporations profitent du privilège de leur dignité pour se placer en avant des autres, et, de même, l'un des comiques du cru, qui porte, à la grande joie des gamins, une peau de mouton et une barbe postiche. Un agent de la police municipale fait reculer les plus curieux en leur cinglant les



LE GOUË DE L'ENFIDA. — DESSIN DE GOTORBE.



LE DÛM - VUE GÉNÉRALE ET INTÉRIEUR DES ABÈNES (PAGE 513) --- D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

pieds à coups de badino; je me demande pourquoi ce fonctionnaire, modestement vêtu d'un complet de drap bleu, décoré d'un croissant rouge, est armé d'un sabre de dragon. Des petites filles aux robes claires ont grimpé, pour mieux voir, sur les sièges de nos landaus; les fenêtres et les terrasses des maisons voisines, jusqu'à l'extrême limite de la vision distincte, débordent de spectateurs, de femmes surtout, Juives aux vêtements chatoyants, Arzbes voilées d'un *hajar* noir. Le spectacle est pour nous « dans la salle autant que sur la scène ».

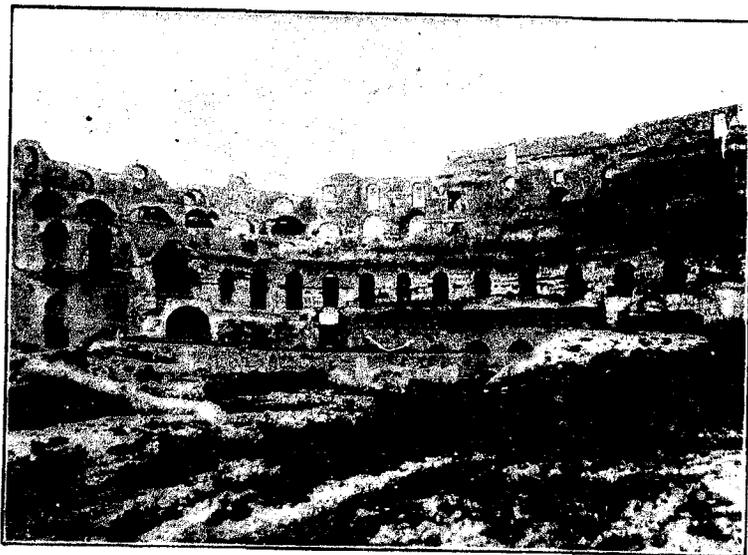
Nous ne quitterons pas Mehdia sans un intermède archéologique; la ville a été très prospère, dès l'époque phénicienne, et toute cette crête pierreuse dont la chute, parallèle au littoral, marque le dernier étage des plaines intérieures, est une véritable ruche d'anciens tombeaux; un heureux hasard en a fait découvrir deux, encore inconnus, lorsque notre approche a été signalée; dans ces niches carrées deux squelettes assez bien conservés encore sont étendus; les pieds sont tournés vers l'entrée; aux côtés des morts, nous retrouvons des objets funéraires analogues à ceux que renferme le musée de Carthage; à en juger par les dimensions de son cimetière, l'antique Mehdia devait être une très grande cité, beaucoup plus grande que celle d'aujourd'hui.

Tous les environs de Mehdia portent de magnifiques moissons; la terre y est si meuble qu'on n'emploie la charrue française que pour le défrichement; la charrue arabe suffit ensuite aux travaux ordinaires, et n'a pas l'inconvénient de trop enfouir le grain; l'aspect du pays reste le même jusqu'au village de Ksoursef; là, me disait M. V..., le seul colon français encore fixé dans ce bourg, il n'y a plus de terres vacantes; on n'achèterait pas de propriété à moins de 2 000 fr. l'hectare; l'orge rend de 1050 à 1100 kilos à l'hectare, l'avoine de 1300 à 1400; en s'enfonçant vers l'ouest, du côté des Souassi, on pourrait trouver des terres de mêmes conditions, à des prix beaucoup moindres qu'auprès des villages, 50 francs l'hectare par exemple. La conversation de ce colon unique nous a vivement intéressés, et M. Grandeau, qui n'a cessé de prendre en route des notes et des échantillons, a fort écourté son déjeuner pour se faire raconter l'histoire complète de M. V.... C'est un simple cultivateur, originaire de l'Aude, et venu en Tunisie pour travailler la vigne à l'Enfida; les belles terres de Ksoursef lui permettraient en quelques années d'acquiescer une large aisance.

Le village était pavoisé pour nous recevoir; la maison d'école avait rangé ses bancs autour d'une longue table, et nous y avons mangé d'excellent couscous; l'instituteur nous a présenté ses élèves, environ quatre-vingts garçons, tous proprement tenus et ne paraissant pas plus gauches que nos petits paysans de France; ils suivent couramment une conversation familière en français, et plusieurs des grands parlent correctement notre langue; et, ce que nous voyons à Ksoursef, nous le retrouverions dans tous les gros bourgs agricoles de la région, à Msaken, à Mkalta, Teboulba, Moknine, Djemal; le Ministre ayant adressé à ces enfants une petite allocution, tous ont applaudi, sans attendre la traduction d'un interprète, la phrase où il leur annonçait un jour de congé. En ces pays où la population est sédentaire et agricole, où la fertilité du sol doit solliciter, un jour ou l'autre, la moyenne et même la petite colonisation française, l'instituteur prépare la future collaboration des indigènes et des émigrants métropolitains; son œuvre, toute de dévouement et de patience, mérite nos meilleurs encouragements. Notons de plus que, dans l'intérieur de la Tunisie, plusieurs instituteurs sont, en même temps

que fonctionnaires de l'enseignement, receveurs des postes et des télégraphes.

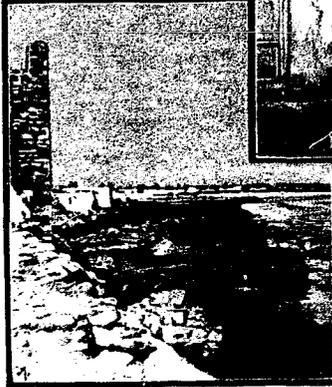
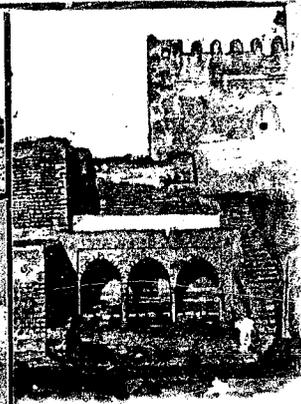
De Ksoursef, nous reprenons notre route vers El Djem; l'aspect du pays commence à changer; en quittant la zone littorale, nous entrons dans une région de moindre pluie, où la culture des céréales n'est plus pratiquée que de loin en loin; des bœufs paissent sur des terres en friche; les indigènes que nous rencontrons ne sont plus des Berbères, mais des Arabes cavaliers, Métellits ou Souassi; des divertissements du matin, à Mehdia, nous revenons à la fantasia équestre, à Bir Krech, par exemple. El Djem n'est pas assez en-



INTERIEUR DE L'AMPHITHÉÂTRE D'EL DJEM. — D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE.

foncée dans l'intérieur pour que les conditions de la steppe y soient entièrement réalisées; mais elles s'annoncent très nettement déjà, et dans la moindre culture du sol, et dans la multitude de ces cavaliers au milieu desquels nous arrivons au village.

El Djem, l'ancienne Thysdras, est célèbre par les ruines d'un immense amphithéâtre, à peine moins grand que le Colisée; de loin, la masse



VUES DE MEHDIA. — DESSIN DE BOUDIER.

arrondie de cet édifice s'impose à l'attention du voyageur; le bourg arabe fait à peine, au ras du sol, une ligne blanche sur la teinte terreuse de ces pierres noircies par le temps; nos bagages déchargés,

nos logements distribués, nous nous empressons tous de visiter cette immense ruine; ruine très moderne, comme le Parthénon, car, jusqu'à la fin du XVII^e siècle, l'amphithéâtre était demeuré intact, capable encore de réunir sur ses gradins, comme aux temps romains, 30 000 spectateurs; le Parthénon fut éventré par le canon de Morosini pour être devenu une poudrière; presque à la même époque, un bey fit une brèche dans

l'amphithéâtre d'El Djem parce que des rebelles, fortifiés derrière ces murailles, avaient décimé les troupes envoyées contre eux. Vaincus, les habitants se vengèrent sur le monument qui ne pouvait plus les défendre; ils lui arrachèrent ses gradins et ses murailles, pierre à pierre, pour en bâtir leurs maisons; puis les ruines devinrent le débarras et la sentine du village; il fallut l'occupation française pour en sauver une partie; la direction des antiquités a fait entourer le monument d'une barrière en fil de fer, en attendant une palissade, protection plus efficace; une seule porte, normalement fermée à clef, donne accès dans l'intérieur. Quiconque pénètre dans l'amphithéâtre par un autre point s'expose à des poursuites judiciaires.

Le monument lui-même est plus curieux par l'ampleur de ses dimensions que par l'originalité de son architecture: il se composait de trois étages de galeries, couronnées probablement par une sorte de promenoir ou de terrasse circulaire. La galerie inférieure est aujourd'hui plus qu'à demi enfouie dans le sol; les escaliers intérieurs sont très dégradés, et la visite détaillée des assises supérieures n'est possible qu'au prix d'une escalade quelquefois vertigineuse, car souvent les voûtes qui couvrent les couloirs ont été défoncées, pour faciliter la descente des pierres pillées, et les débris à travers lesquels il faut évoluer sont tapissés d'une mousse fine et glissante. La surprise est grande, du haut de cette immense ruine, de n'apercevoir que les maisons basses d'El Djem, et pas un fût de colonne antique, pas un vestige de temple; dans les environs, des fouilles n'ont mis au jour qu'un immense chapiteau corinthien, et un gros bloc de marbre, dont la présence même est inexplicable; qu'aurait été un édifice dont ce chapiteau géant eût été l'une des pierres? Et comment n'en retrouverait-on que cette trace unique? Des fouilles plus profondes amèneraient-elles de nouvelles découvertes? Ne faut-il pas croire plutôt que cet amphithéâtre avait été élevé dans un petit village, de l'assentiment commun des habitants de cinq ou six gros bourgs, rangés en cercle tout autour, qui seraient aujourd'hui Bou-Merdès, Ksoursef, Cheïba, Djebeniana; sur la limite d'un pays déjà différent du Sahel, en un lieu bien choisi pour l'échange des denrées, on comprendrait que de grandes foires aient été l'occasion de divertissements concentrés pour toute la contrée voisine.

El Djem, du fait de ses ruines, reprend de nos jours quelque importance; des industriels y ont ouvert de petites auberges, et l'un d'eux tient même « le grand café de l'amphithéâtre »! Les indigènes commencent à poursuivre les touristes en leur offrant de vieilles monnaies, des camées, des fragments de poterie — forme d'exploitation de l'étranger que développent, ici comme à Carthage, comme partout, les progrès de l'archéologie; la population de l'école est nombreuse et assez appliquée, comme si l'on sentait, mieux encore ici qu'ail-

l'air, l'utilité de bien parler français; l'instituteur, qui joint à ses fonctions celles de conservateur des ruines, aurait voulu nous donner, sur le soir, le spectacle d'un embrasement général: des gymnastes intrépides avaient placé des feux de bengale, reliés par un réseau de fils, dans les coins les moins accessibles; une ondée malencontreuse ne laissa intactes que quelques pièces, mais une flambée de bois sec, jetée dans l'intérieur de l'amphithéâtre, nous en montra la silhouette rougie, découpant des dentelures fantastiques sur le ciel très noir. Et ce fut une impression violente, plus décisive en ces ruines, quoi qu'on dise, que la romantique excitation d'un clair de lune.

Entre El Djem et Sousse, par Kerker, Zrameda, Djemal, nous traversons d'abord une steppe, où les cultures d'orge et les haies de cactus, encadrant les champs, n'apparaissent qu'autour des villages; des douars de nomades sont dispersés de loin en loin; à notre gauche, la sebka de Sidi-el-Hani étend sa dépression stérile au fond de laquelle miroite un mince filet d'eau: des Souassi, dont la smala n'est pas très éloignée, viennent à cheval, pour nous voir passer. Vers Zrameda la nature du Sahel nous ressaisit, la route serpente entre des oliviers bien cultivés; la tente fait place à la maison; ce ne sont pas encore des habitations bien confortables: avec ses cases bâties en torchis, que consolident quelques pierres, dominée par le minaret blanc d'une mosquée, Zrameda fait penser à ces hameaux de fellahs, qui se dressent au bord du Nil: mais c'est déjà la vie agricole et sédentaire.

Et maintenant, jusqu'à Sousse, les cultures ne cesseront pas: la population, dense et laborieuse, est attachée au sol comme nos paysans de France; à voir d'ailleurs la façon dont ici les indigènes nous accueillent, il est clair qu'il est aisé de nous entendre avec eux: les jeunes gens, anciens tirailleurs, nous font carrément le salut militaire, au lieu de porter la main, comme les Arabes de l'intérieur, successivement sur la bouche et sur la poitrine. Djemal, centre industriel et commercial autant qu'agricole, est une petite ville: on nous fait fête, et, sans la couleur locale des habitations et des costumes, il nous semblerait nous retrouver au milieu de compatriotes, dans un chef-lieu de canton, un jour de concours régional: la route empierrée, pendant la traversée du village, est plantée d'arbres que les habitants ont reliés par des entrelacs de feuillages: des arcs de triomphe sont décorés de drapeaux. Si l'on peut croire que la direction des trois ou quatre Français de Djemal n'a pas manqué aux indigènes, il est évident cependant que ceux-ci font preuve à notre égard d'un empressement non affecté. Le caïd, chez lequel nous déjeunons, a recouvert son *patio* d'une tente pour nous abriter du soleil: la table est dressée avec beaucoup de goût, toute parée de faïences et de fleurs: et les chambres d'habitation, tout autour, sont ouvertes, laissant voir un luxe de soieries, de couvertures brodées, de meubles bas incrustés de marbre ou de cuivre: des marchands sont venus, après le dessert, nous présenter des échantillons de leur industrie: les tisserands de Djemal, ceux surtout de Ksar-Ellal, près de Moknine, fabriquent des *foutas* fines, rayées de teintes douces harmonieusement combinées, très remarquables.

Nous nous rapprochons peu à peu de la côte; nous traversons Oum-Aïssa; nous laissons à droite le promontoire de Monastir, et Sousse se montre à l'horizon, toute blanche dans le cadre crénelé de ses fortifications: la route s'allonge, kilométrée, bordée de fils télégraphiques, entre des plantations ininterrompues d'oliviers. Voici, venant à notre rencontre, des voitures, des cavaliers, des bicyclettes: nous entrons dans la ville entre les usines du quartier neuf où s'affirme avec le plus d'éclat la prise de possession du pays par l'industrie française.

Sousse est la deuxième capitale de la Régence, le port du Sahel et la tête de ligne d'une voie de pénétration vers Kairouan et Tébessa: elle fut riche, dès l'époque punique et romaine, sous le nom d'Hadrumète, ainsi que l'attestent les nombreux vestiges des villas trouvés aux alentours: des voies la reliaient aux établissements romains bâtis à l'est, sur le flanc des montagnes, Sufetula, Sbiba, Maktar. Sa position et sa fortune s'expliquent par la difficulté relative des communications entre la région nord, celle de Tunis et cette zone du Sahel que l'interposition d'un coin de steppes sépare des dernières hauteurs du cap Bon. Dioclétien avait sans doute compris cette vérité géographique lorsqu'il détachait de la *Proconsulature* la province de *Byzacène*, dont Hadrumète devint le chef-lieu: depuis Nabeul jusqu'à Sousse, la côte, bordée de dunes et d'étangs, est plate et très peu hospitalière, le sol se relève et s'accidente un peu au nord de Sousse: des collines, d'altitude médiocre pourtant, suffisent pour arrêter les nuages venus de l'est et du nord-est, et précipiter sur cette zone littorale une moyenne supérieure à 40 centimètres de pluie par an: aussi la terre du Sahel offre-t-elle à l'agriculteur des conditions meilleures que la plaine qui la borne au nord; les populations sédentaires réapparaissent, les moissons couvrent le sol: il faut un port à cette région de production active, et ce port fut Hadrumète, aujourd'hui Sousse: mais pour que la ville redevienne ce qu'elle était jadis, il est nécessaire de creuser à nouveau, en les appropriant aux conditions du commerce moderne, les anciens bassins ensablés; on y travaille actuellement.

La ville arabe a dévoré tous les restes extérieurs de l'antiquité punique et romaine: temples et maisons, à moins d'être abrités dans la terre protectrice, étaient devenus, pour les conquérants, des carrières de pierre vite épuisées: il faut donc fouiller pour retrouver des vestiges intacts: les officiers de la garnison se sont, depuis plusieurs années, consacrés à cette œuvre, et la salle d'honneur du 4^e tirailleurs est un musée véritable, dont une belle mosaïque occupe le centre, tandis que des poteries, des statuettes, retrouvées dans des tombeaux, sont méthodiquement rangées le long des murs; aujourd'hui cette salle même est devenue trop petite, et, décidé par l'heureux succès de fouilles récentes, le directeur des Antiquités de la Régence vient d'obtenir de la municipalité l'aménagement d'un nouveau musée local.



INAUGURATION DU CHEMIN DE FER DE L'ENFIDA. — DESSIN DE GOTORRE.

La ville, telle que la conquête arabe l'avait faite, était close d'une enceinte complète, percée de deux portes du côté de la mer, mais ne touchant pas immédiatement au rivage; comme elle est posée sur une colline, les créneaux de ses fortifications font aux quartiers supérieurs une couronne qui, de loin, se détache très nettement sur l'horizon, coupée par la masse de la Kasbah; les quartiers européens ont poussé hors de l'enceinte, les baraquements militaires à l'ouest, à portée de la Kasbah, siège du commandement; la ville maritime et commerçante, avec les hôtels, les cafés, la douane et la gare; en bordure des fortifications, à l'est, près de la mer: la banlieue industrielle, au sud, dans la direction de l'extension principale des olivettes du Sahel. C'est du large, aux heures fraîches de la journée, qu'il faut voir Sousse, pour comprendre toutes les épithètes admiratives que lui prodigue la langue arabe; cachant, de son amphithéâtre, tout l'arrière-pays, elle retient l'attention sur ses terrasses qui montent les unes sur les autres, les coupoles de ses mosquées, les aiguilles blanches de ses minarets, la forteresse centrale de sa Kasbah; des deux côtés, la verdure grise des oliviers s'ouvre sur des villas, jetées à travers la campagne. Le panorama symétrique, de la Kasbah ou de la terrasse voisine du contrôle civil, montre le déroulement d'un escalier géant, dont les dernières marches semblent plonger dans la mer.

L'industrie actuelle de Sousse est surtout la transformation des produits que donne la culture de l'olivier. M. Deiss est le fondateur de ces usines de Sousse, dont absolument rien n'existait avant 1885; au lieu de s'occuper seulement de fabriquer l'huile, il eut l'idée de traiter surtout le grignon d'olive, c'est-à-dire le résidu de cette première fabrication. En exposant le grignon à l'action du sulfure de carbone, on en tire encore des huiles, que l'on épure peu à peu, et dont le placement est facile en tous les pays d'industrie; les éléments gras qui subsistent ensuite deviennent du savon. Mais, tout récemment, les usines de Sousse ont trouvé mieux; les derniers restes des grignons, triturés et desséchés, formaient à côté des ateliers des tas inutiles; sous la direction de M. Robert, on a découvert le moyen de s'en servir et même d'en tirer un excellent parti: on mêle ce résidu à du brai et du charbon en poudre, et l'on en fait des briquettes très combustibles: la Compagnie Bône-Guelma les a essayées, pour ses machines, à son entière satisfaction; il semble donc que nous ayons ici sur ses débuts une industrie destinée à un bel avenir; les oléiculteurs du Sahel ne s'en plaindront pas plus que les usiniers.

Nous emporterons de notre passage à Sousse l'idée d'une ville de progrès; d'une ville de travail aussi, car, chez les officiers comme chez les fonctionnaires civils et les colons, une même inspiration de vaillante intelligence nous a paru guider toutes les activités.

Pour retourner à Tunis, nous inaugurons le tronçon du chemin de fer qui relie Sousse à Enfidaville et sera bientôt prolongé jusqu'à Bir-bou-Rokba, point de jonction sur la ligne Tunis-Hammamet. Nous visiterons au passage le grand domaine de l'Enfida, d'où nous regagnerons en voiture la voie d'Hammamet. La ligne nouvelle s'écarte de la route pour desservir à l'ouest Kalaa-Srira, où s'amorcera plus tard l'embranchement de Kairouan; les indigènes sont ici debout des deux côtés de la voie, et le passage de notre convoi ne les étonne plus, car ils

ont vu circuler, depuis quelques mois, les trains de service; à Kalaa-Kebira, qui doit compter huit à dix mille habitants, nous sommes encore dans le Sabel; pourtant la population est déjà mêlée d'Arabes et de Berbères; en 1881, notre escadre dut envoyer sur ce village l'avertissement de trois obus; et l'un de ces projectiles a crevé la terrasse d'une maison inhabitée depuis... Cependant les dernières collines qui nous cachaient la mer disparaissent; le jardin potager, que cultive amoureusement le curé de Sousse, à Sidi bou Ali, marque la limite extrême, au nord, de cette partie du Sabel; nous traversons maintenant la steppe, un mirage s'allonge sur notre parcours. Des cavaliers arabes reparaissent le long de la voie, et s'amusent, en des galops acharnés, à distancer notre train: car, sur une ligne toute neuve, nous roulons à très petite vitesse.

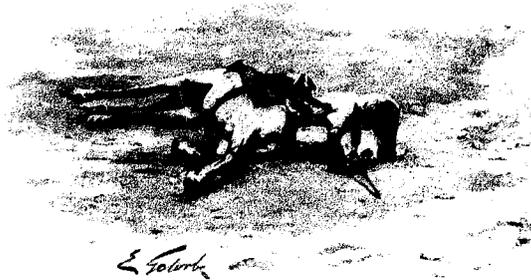
Nous déjeunons à Enfidaville, dans le magnifique chai de la Société franco-africaine: on sait comment le procès de l'Enfida est mêlé à l'histoire de la campagne de Tunisie; aujourd'hui, toutes contestations réglées, la Compagnie propriétaire possède environ 120 000 hectares; la population européenne de ce domaine est de 500 habitants, Français, Suisses et Siciliens; la population arabe, de la tribu des Ouled-Saïd, monte à douze mille; dans le voisinage, des Berbères se sont retirés à Takrouna, sur le piton d'une colline presque inaccessible, et vivent à l'écart des Arabes; nous retrouvons ici les conditions ethnographiques du sud tunisien.

La Société franco-africaine a établi son village actuel auprès d'un puits, sur l'emplacement d'un ancien bordj; elle a planté tout autour des eucalyptus, dont la croissance a été très rapide, construit pour la population européenne qu'elle emploie une école avec annexe postale et télégraphique et une chapelle. Au début, elle s'est surtout occupée du vignoble, et le chai reste le plus monumental de tous ses bâtiments; il contient sept rangées de foudres, d'une capacité totale de 30 000 hectolitres; quelques lots de culture ont été vendus aussi à des Européens. Actuellement la Société fait défoncer par endroits le sol pour en arracher le jujubier, dont les racines sont tenaces, et préparer ainsi d'autres terres à la colonisation; ailleurs elle loue à des Arabes du voisinage. Le domaine ne manque ni de bonne eau, ni de pierre à bâtir, mais pour le colon la question vitale est celle de la pluie, dont la hauteur annuelle varie de 226 millimètres à près de 600; 400 suffisent, s'il pleut avec quelque continuité après les semailles, parce que le grain, ayant bien germé, se développe alors sans arrêt; par malheur, ces conditions ne se présentent pas toujours. Il nous a paru, d'ailleurs, que la Société franco-africaine était aujourd'hui gérée avec intelligence et nous lui souhaitons volontiers le meilleur succès.

Enfidaville est la dernière étape de notre tournée; nous montons en voiture et filons vite sur Bir bou Rokba; là nous prenons le train pour Tunis; un salut en passant aux jardins d'Hamamet, dont nous apercevons de loin les pentes couvertes de villas, aux grands propriétaires français du cap Bon, au domaine de Potinville, dont nous admirions si fort, voici trois semaines, la tenue excellente et la riche hospitalité; la pluie nous a gagnés, comme pour nous laisser moins de regrets; et nous nous séparons à la gare, ralliant nos hôtels ou nos maisons; il nous faut un effort, ensuite, pour nous passer les uns des autres et rentrer chacun dans nos habitudes.

Nous n'arrêterons pas là les relations d'amitié, je dirai presque de collaboration, nouées pendant ce commun voyage; lors d'un récent séjour à Paris, M. René Millet, trouvant réunis autour de lui la plupart des compagnons de cette excursion, constatait combien les souvenirs en étaient encore vivaces. Les publicistes qui faisaient partie de notre grande promenade ont tous raconté, dans leurs revues et dans leurs journaux, leurs impressions de Tunisie, et, par leur action, la Régence est déjà mieux connue en France; les sympathies, les concours personnels et financiers lui viendront plus nombreux à mesure qu'on l'étudiera davantage; et tous les jours la marque française s'imprimera, plus profonde, sur ce pays que nous avons commencé à façonner. Je serais heureux d'avoir contribué, pour ma faible part, en exposant simplement ce que j'ai vu, à presser les progrès de cette colonie, si digne de fixer l'attention de nos compatriotes et si capable de récompenser leurs efforts.

HENRI LOREN.



MORT DE COURSIER. — DESSIN DE GOTOBBE.